

# Ch'timi



**Léandre Sauvage**

## Préface

Ch'timi est la photographie de mon grand-père à l'âge de quatre ans, Il est le descendant de la famille Sauvage, implantée depuis des siècles dans un village du Nord, entre Lille et Lens, Bauvin, où l'on parle le Ch'timi (ché-ti ché-ml) et dont la particularité est d'être né dans l'un des nombreux marais qui occupent la région.

Les habitants logent dans des palafittes, cabanes sur pilotis, et vivent essentiellement des ressources de ces marais. L'assèchement progressif conduit au regroupement de la population qui adopte l'agriculture. L'arbre généalogique fait d'ailleurs ressortir à partir de la deuxième moitié du XVIIIème siècle des professions d'ancêtres confortant cette activité mouleurs de grains, journaliers, ouvriers agricoles travaillant de ferme en ferme.

Le XIXème siècle et son essor industriel va complètement transformer la vie des Bauvinois. Les mines de charbon, sous appellation « houillères », une Sucrierie, vont devenir les centres actifs du pays, assortis par la suite de la construction de corons (ensemble de maisons d'ouvriers).

Mes ancêtres, nés sous le Second Empire, ou pour être plus précise, les grands-parents de mon grand-père eurent six enfants : Rosalie, Edouard, Augustin, Jean, Jeanne et Léandre.

Mon tri-aïeul, journalier dans sa jeunesse, obtint un emploi à la Sucrierie dont il devint assez vite chef d'atelier, poste conditionné par l'obligation d'assister à la messe et de confier l'éducation de ses enfants à l'école privée. Ses fils Edouard et Augustin, à l'âge de dix ans, entrent à leur tour à l'usine. Les salaires étant faibles, alléchés par ceux plus rémunérateurs de la mine, ils décident bientôt de rejoindre cette corporation, dans laquelle ils entraînent Jean. Le père en informe le patron qui formule cette mise en garde : « En cas de démission des fils, vous serez licencié ». Ce fut hélas la conclusion du marché. Faute de pouvoir entrer à la mine, en raison de son âge, celui-ci dut se résoudre aux emplois temporaires dans les fermes du village, jusqu'à son incapacité de travailler pour raison de santé. Au fil des temps, les enfants, mariés, apportent équitablement leur aide financière aux parents. A cette époque, il n'était pas question de retraite.

J'ouvre une parenthèse sur les conséquences de la Première Guerre mondiale. Edouard, blessé à la tête lors de la bataille de la Marne, décéda en 1915, Augustin fut exempté du front car réformé,

Par ailleurs, la Sucrierie fut détruite en 1918, destruction qui eut pour conséquence de diriger les habitants, hommes, garçons et filles (la mère restant à la maison compte-tenu de sa nombreuse famille) vers la mine, en patois à l'fosse. Cette affectation générale pour toute la région fut souvent prise en compte dans certaines œuvres poétiques, notamment celle de Jules Mousseron, créant le personnage de Cafougnette, mineur grande gueule dont l'effigie était partout sur les paquets de savon, de chicorée, sur les buvards, les verres et les assiettes.

Mon grand-père a toujours aimé raconter l'histoire de sa vie. Il la conte par étapes son enfance, dans un milieu social fraternel, causeries des femmes sur le pas de leur porte, attachement des hommes aux jeux de cartes, le soir et le dimanche dans les nombreux bistrots, fêtes civiles et religieuses, l'ducasse ou fête foraine, les défilés, musique en tête, les processions sous les oriflammes et les pétales de roses. Cette période se termine par la communion solennelle et le certificat d'études.

Mon grand-père devient plus sérieux lorsqu'il évoque son adolescence commencée par la Deuxième Guerre mondiale, apportant nombre de précisions sur les périodes de Mai 1940 (l'évacuation pour échapper aux Allemands), la Libération de 1944, en passant par son entrée à la SNCF à l'âge de seize ans en 1943. Cette époque se termine par ses fiançailles, le Conseil de Révision et le service militaire. Rappelons que la majorité était alors à vingt-et-un ans.

Les péripéties de sa vie familiale concentrée sur les soins et l'éducation apportée à ses trois enfants, Jean-Pierre, Annick et Didier, font l'objet de situations alternant joies et malheurs comme elles peuvent l'être sous forme différente dans chaque famille.

Il évoque longuement ses quarante années de carrière professionnelle. Parti d'un emploi d'élève bureau, il est parvenu, étape par étape, parfois difficilement, au poste de dirigeant.

Enfin, son sens de l'humour est renommé. Il est d'autant plus à l'aise pour divertir qu'il lui suffit de tirer les conclusions de ses nombreuses aventures dues à ses carences dans le domaine du bricolage. Il devient comédien dans ses interprétations et nul doute que ses récits feraient le bonheur de certains artistes.

En résumé, la vie de mon grand-père est un roman. Nombreux sont ceux qui apprécient les détails sociaux et historiques de la première moitié du XXème siècle. Pour s'en convaincre, il suffit de le laisser parler. ...

Anne-Sophie Papillon

# CHAPITRE I

**Sin nom du qui d'vient ?**

*Son nom, d'où vient-il ?*

Quelle définition donner au nom de SAUVAGE ? Homme resté à un stade considéré comme primitif ? Homme qui fuit la société, au comportement rustre et grossier ?

Le nom que je porte est attribué aux chevaliers du Moyen-âge, déserteurs, exclus volontairement de la société en se cachant dans les forêts. La preuve de cette assertion est en effet fournie par le blason arboré lors de leur retour dans la communauté. Les règles héraldiques, adoptées et retrouvées dans la documentation officielle des armoiries des Sauvage, font ressortir un personnage hirsute en argent, vêtu de son seul pagne.

La question reste posée sur l'origine de ces chevaliers. Là encore, deux réponses. La première remonte à l'invasion des Celtes, moins 500 ans avant Jésus-Christ, qui s'installent dans notre pays. Les soixante tribus indépendantes et rivales confédèrent afin d'éviter les guerres. L'organisation sociale est dominée par les Chevaliers, à la fois chefs de l'armée et propriétaires des terres et les druides. La seconde situe la naissance de la chevalerie au cours du Xème siècle. L'Eglise utilise l'adoubement du jeune seigneur comme cérémonie liturgique pour transformer les exploits militaires en devoirs moraux ne se servir des armes que pour la justice, le bon droit, la défense des faibles. Les croisades apportent évidemment une évolution de l'interprétation du serment. C'est sans doute à cette époque qu'ont lieu les désertions.

Quoi qu'il en soit, il ressort du dictionnaire du nom des familles, contrairement aux préjugés, la mention pour SAUVAGE d'ancien et distingué.

Si l'on se réfère aux Celtes, les Sauvage étaient installés au sud de la Seine en pasteurs. Les migrations dans le Pays devenu Gaule celtique se sont effectuées dans la période précédant notre ère, grâce à la construction d'un beau réseau routier - les voies romaines - qui constitue encore les lignes de force de notre réseau moderne.

Prenant en compte l'origine des Chevaliers du Moyen-âge, on peut concevoir que leur petite noblesse, égale aux barons, ait fait l'objet de croisements de classes sociales, notamment avec les propriétaires des fermages. Il est probable pour ces Sauvage qu'une migration importante se soit réalisée de l'île de France vers le Nord, lors de l'arrivée des Bourguignons dans la périphérie parisienne à la fin de la guerre de cent ans.

En France, les Sauvage sont implantés essentiellement en Nord, Picardie et île de France.

Ce nom de Sauvage a été honoré par trois personnages le conseiller juridique du roi Charles VII, en 1430 ; l'inventeur de l'hélice pour la propulsion des navires à vapeur en 1832, les essais ayant été effectués dans le bassin d'Honfleur ; l'ingénieur d'exploration des bassins houillers des Astéries en Espagne, devenu par la suite ingénieur en chef des Chemins de fer à Lyon en 1847.

## **CHAPITRE II**

**Ch'tio quinquin qui grindit.**

*L'enfant qui grandit.*

Mes parents se marièrent le 19 décembre 1925. Mon père était alors coupeur en confection dans un atelier à Annœullin, et ma mère couturière à domicile. Ils s'installèrent dans une maison de Bauvin, à trois cents mètres de l'église, lieu de ma naissance. Toute la famille m'attendait car les mages familiaux s'étaient unis en 1927 pour prédire ma venue le 17 Juin, jour anniversaire de la mort de l'oncle Edouard, frère de mon père, victime en 1915 de la bataille de la Marne. Déjouant les prédictions, mes premiers vagissements furent entendus la veille de la date prévue. Désillusion vite compensée par la décision de me déclarer né le 17 Juin à 00h00, paré des prénoms de mon père et de mes grands-pères Léandre Ernest Edouard,

N° 113.  
 Sauvage  
 Léandre Ernest Edouard  
 Septième.

Le dix-sept juin mil neuf cent vingt sept, Père humain  
 cinq minutes, est né Rue Jean Joubert, Léandre.  
 Ernest Edouard, s. l. sexe masculin, de Léandre  
 Sauvage, s. i. à Bauvin le coupeur. Mère mil neuf  
 cent un, Marie Joseph  
 Héroche, s. i. à Meur chis, Des. et Pauline Solange  
 Juy mil neuf cent quarante, Couturière, s. o. épouse,  
 domiciliés à Bauvin, Rue Jean Joubert. Dresse  
 Le dix-sept juin mil neuf cent vingt sept, en présence  
 du père qui lecture faite a signé  
 avec nous Jules Sauvage, Maire de Bauvin.  
 J. Sauvage

marie à Bauvin le 19<sup>ème</sup> Dec.  
 Calais le quatre septembre mil  
 neuf cent quarante huit avec  
 père Solange.

Acte de naissance de Léandre Sauvage, 17 juin 1927

Quoi qu'il en soit, je suis marqué du sceau du 17 juin 1927, signe astrologique chinois Chat, chance et longévité garanties. Caractéristiques : volontaire et racé, élégant, empreint de grâce et de diplomatie. Une tache pourtant dans ce ciel si clair, le millésime du vin était sans panache. J'aurais dû naître l'année suivante ou mieux encore deux ans après. M'accompagnaient Gilbert Bécaud, Juliette Gréco, Simone Veil, Fidel Castro, Robert Hossein et Maurice Béjart. Le journal des sports nous informait que Marseille gagnait la coupe de France de football pour la deuxième fois consécutive, que le premier championnat cycliste était gagné par Binda et qu'enfin, la coupe Davis de tennis devenait française. Les nouvelles du monde nous rappelaient l'exploit de l'aviateur Charles Lindberg accueilli par 300 000 personnes au terme de sa traversée de l'Atlantique, alors que venaient de disparaître Nungesser et Coli sur leur oiseau blanc. Le premier film 100% sonore et chantant était présenté aux Etats-Unis. Le Prisunic faisait son apparition en France. On y proposait le tout à 10 francs. L'île de Madagascar fut ravagée par un cyclone, On inaugura le canal souterrain de Rove à Marseille, permettant aux péniches de quitter cette ville pour gagner Rotterdam par le Rhône et le Rhin. Ce fut aussi l'année de l'électrification de la ligne de chemin de fer Bordeaux-Hendaye. On créa le Rouge Baiser qui, d'après la publicité permettait le baiser aux femmes maquillées. La population française comptait 42 millions d'habitants.

Je n'ai aucun souvenir de mes quatre premières années qui furent marquées cependant par des événements importants. En 1928, mon père toujours employé dans son atelier de confection devint le représentant syndical. Son caractère aidant, sa vocation à défendre l'ouvrier l'y poussant- il n'avait pas oublié le licenciement abusif de mon grand-père –il intervint personnellement et durement auprès du directeur pour obtenir de meilleures conditions de travail et de rémunération. Le résultat ne se fit pas attendre, Il se vit remercié. Dans la famille, c'était la consternation. Descendrait-il comme ses frères au fond de la mine ? Non, La solidarité allait jouer pleinement et lui fournir la possibilité d'ouvrir un fonds de commerce en fruits et légumes. Cette activité de commerçant nécessita un déménagement dans une grande maison à cinquante mètres de chez lui. La nouvelle installation s'accompagna de l'achat d'une charrette et d'un mulet. Outre le commerce à domicile assuré par ma mère, mon père effectuait la vente ambulante entre Bauvin et Berclau. Le grossiste en épicerie habitait en face. Il s'appelait Courcol. L'approvisionnement en fruits en légumes se faisait au marché de gros à Lens, situé à quinze kilomètres. Pour ne rien perdre de la criée, mon père partait vers deux heures du matin, à bord de sa charrette. Il rentrait vers six heures, le retour étant en grande partie assuré par le mulet, sans doute soucieux de ramener à la maison son maître qui sommeillait sur son siège. La vente des légumes dans les quartiers était effectuée, sauf le dimanche, suivant un programme régulier.

Le commerce marchait bien. La famille s'était agrandie. J'avais une sœur, Marie-Madeleine, née le samedi 20 octobre 1928. Nous fûmes trois le dimanche 22 juin 1930, mon frère Michel venant faire le trio majeur.

Maintenant, je suis apte à exploiter mes propres souvenirs, ceux de ma quatrième année, qui coïncident avec la quatrième naissance de la maison. L'événement est bien précis dans ma mémoire. Nous étions le samedi 26 septembre 1931. Tante Angèle, la sœur de ma mère, arriva alors que la nuit tombait. Ma mère m'informa qu'elle partait acheter un petit frère ou une petite sœur. Je la regardai monter dans la camionnette du grossiste Courcol. Le lendemain, mon père m'annonçait que j'avais un nouveau petit frère : Pierre, Il se trouvait dans une maison de bébés, en fait l'hôpital de la Charité. Il m'y entraîna le surlendemain. Je revois cette grande salle aux murs blancs remplie de lits et de berceaux, une centaine peut-être. Ma mère se trouvait au milieu de la pièce. Elle était couchée et à ses côtés, il y avait le bébé que l'on me désignait comme « Pierre ». Je ne me souviens plus des minutes qui suivirent mais je garde l'image de mon départ, celle de ma mère donnant le sein au nouveau venu.



*Léandre, 4 ans, 1931*



*Léandre, Michel, Marie-Madeleine,  
Pierre, et leur mère, Marie*

Quelques jours plus tard, je rentrais à l'école maternelle. A l'époque, l'admission se faisait à quatre ans et la période scolaire s'étendait du 1er octobre au 14 Juillet de l'année suivante. Je fis la connaissance de Mme Olivier, une institutrice âgée qui allait m'inculquer mes premières connaissances intellectuelles. Elle était assistée d'Adèle qui assumait les fonctions de femme de ménage et d'auxiliaire aux enfants pour les nécessités matérielles. Les deux femmes qui habitaient à l'extrémité du village effectuaient à pied le ramassage scolaire pour aider les parents dans l'impossibilité de se déplacer. Les familles étaient nombreuses dans ce cas.

La salle de classe était grande. Je découvris le tableau noir, les tables d'écolier et les bancs communs. C'était le premier contact avec les garçons et les filles de mon âge. Mitoyenne avec la salle, la maison du garde-champêtre faisait face à la prison. Toutes deux donnaient sur la cour de l'école. Le garde impressionnait par sa haute stature, sa grosse moustache. Il parlait d'une voix forte. Le képi, les guêtres de cuir noir forçaient le respect, voire la crainte. La prison, un local en briques nues, comportait une porte métallique munie d'un énorme verrou. Elle n'était jamais fermée, faute de prisonnier. Il n'y avait pas de fenêtre, une petite ouverture avec quatre barreaux en faisant office. Le mobilier se résumait à un lit, en fait une planche reposant sur quatre cales et recouverte de paille. Curieusement le local se trouvait occupé par un clochard. L'occupant s'appelait Maximilien communément surnommé « Mi...ien ». Hirsute, jamais peigné ni lavé, mais surtout remarquable par sa vieille musette en toile d'où émergeait une bouteille de vin. Ce personnage connu de tout le village était soumis aux sarcasmes des enfants, qui, sans méchanceté cependant, formaient la ronde autour de lui en chantant « C'était toi qui t'appelais Mi...ien ». Pour s'offrir le pain et le vin nécessaires à sa survie, l'homme, pour une pièce de monnaie, rendait de menus services aux personnes âgées en effectuant leurs courses, en pain et lait notamment. Je le perdus de vue lorsque je partis au collège, apprenant sa mort bien plus tard.

La maison de mes parents présentait en façade, au rez-de-chaussée, son magasin d'épicerie, encadré côté droit par une chambre, côté gauche par une grande porte en bois permettant d'accéder à un porche ouvert sur une grande cour pavée en grès. A l'étage, quatre chambres sans chauffage. A

l'arrière du magasin et de la chambre du rez-de-chaussée se situait une grande cuisine au milieu de laquelle trônait le poêle à charbon, adossé au mur donnant sur un conduit de cheminée. Il était utilisé à la fois pour le chauffage et la cuisson de aliments. Une large fenêtre et une porte vitrée ouvraient sur la cour. On était frappé par la présence d'une grande niche à chien et de son locataire : Black. En fait, c'était un logis de calvaire pour une pauvre bête enchaînée en permanence. L'animal faisait penser à un petit ours. Doté de longs poils beiges, il n'était pas souvent lavé car l'alimentation en eau était limitée. Une seule pompe à bras, qu'il fallait protéger l'hiver par un fourreau de paille, en fournissait l'approvisionnement. Le chien était en conséquence soumis aux caprices du temps. Mon père le munissait d'une muselière lorsque la famille ou les amis venaient avec leurs enfants, car il faisait peur lorsqu'il aboyait. Et pourtant c'était mon ami, mon compagnon de jeux. Je me réfugiais dans sa niche, l'entourant de mes bras, conscient de lui apporter les seuls moments de bonheur dans sa misérable vie. Il semblait me remercier en me regardant de ses yeux tristes et affectueux. Quel contraste avec l'autre chien que nous eûmes, un ratier noir et blanc, libre de ses mouvements. Il s'appelait Costa, du nom de l'adjutant de mon père.



*Léandre père et fils, avec le chien Black*

J'avais un autre ami, le mulet, que je choyais avec du sucre et des carottes. Il avait son écurie au fond de la cour, près de la cabane aux cochons et du poulailler. Du poulailler on pénétrait dans le jardin, domaine de l'oncle Louis, le frère de ma grand-mère paternelle. Celui-ci m'informa un jour qu'ayant tiré au sort un mauvais numéro lors de l'inscription des conscrits, il avait été contraint d'effectuer sept années de service militaire. Ce système d'appel datait de la révolution de 1789.

Ayant évoqué les cabanes aux cochons, j'en viens à l'abattage de ces animaux lorsqu'ils atteignaient le poids de référence, environ cent kilos. C'est un ancien chevillard qui était appelé à cet effet. Malgré les hurlements de la bête qui sentait venir sa dernière heure, j'assistais à la mise à mort. Le dépeçage s'effectuait sur une longue et large planche posée sur des tréteaux, et la viande était répartie selon son usage. Trois saloirs en terre cuite émaillée servaient à la conservation des morceaux salés et classés par catégories. Mon père se réservait les jambons pour les fumer à l'aide d'un tournebroche de sa confection, placé au-dessus d'un foyer de fortune, Ma mère sélectionnait les organes nécessaires à la confection des pâtés, des saucisses et des andouillettes. Les abats faisaient l'objet d'une utilisation particulière, à savoir une festivité de tripes à consommation immédiate.

Je serais ingrat de ne pas accorder une pensée à Germain et Adèle. Ils avaient deux enfants, Germain et Angèle, un peu plus âgés que moi. Ils habitaient aux Corons. Mon père avait fait leur connaissance lors de ses tournées ambulantes. Ils devinrent pour nous des parents, toujours prêts à nous rendre service. Ma sœur, mes frères et moi-même fûmes toujours considérés comme partie prenante de leur vie et nous leur devons beaucoup pour l'affection qu'ils nous prodiguèrent.

Lorsque je sortais du logement familial, quand ce n'était pas pour aller en classe, c'était pour me rendre chez mon grand-père paternel, papa Edouard. Il portait toujours la même tenue : pantalon blousé et casquette de toile bleue, gros sabots de bois qu'il fabriquait lui-même. Le travail du bois était devenu son activité principale. Il me fabriquait des jouets, des charrettes en particulier, que je tirais au moyen d'une ficelle. J'allais lui chercher des sangsues sur les murs de l'abreuvoir que je lui rapportais minutieusement placées dans une petite boîte en paille, Sa tension artérielle était élevée et il se saignait à sa manière en plaçant les petites bêtes sur les lobes de ses oreilles. Cette maladie lui devint fatale. Un jour, mon père revint en pleurs, se frappant la tête contre le mur. Papa Edouard n'était plus. Ce fut mon premier enterrement et ma première attente sous la verrière située à l'entrée du cimetière, lieu que la famille occupait à l'issue de l'ensevelissement pour recevoir les condoléances. Il faisait très froid.



*Le grand-père Edouard Sauvage (1863-env.1932) et ses petits-enfants*

La même année décédait ma grand-mère maternelle à Meurchin. On la retrouva en flammes, près du poêle qu'elle avait tenté d'alimenter.



*Marie Descamps (1860- Env 1932) et son mari, Ernest Hennache (1858-x)*

Mon père se sépara de son mulet et de sa charrette. Il avait fait l'acquisition d'un camion qu'il conserva peu de temps pour le remplacer par une camionnette 201 Peugeot. Celle-ci fut à l'origine de la mort accidentelle du chien Costa qui, fou de joie à l'arrivée de son maître, passa sous les roues de la voiture. Un griffon hargneux et cabochard, en fait une femelle appelée Coquette, lui succéda.



*Billy Berclau, Rue des Gravier, 1935 : La voiture de Léandre Sauvage père.*

Bientôt nous fûmes parmi les premiers villages à posséder la TSF. L'appareil était constitué d'un meuble d'une hauteur d'un mètre et d'une largeur de quatre-vingt centimètres, contenant des accus fournissant le courant à des lampes regroupées dans un caisson en verre placé sur ce meuble. Le fonctionnement était réglé par des manettes qui permettaient l'écoute de Radio Paris. Le son nous parvenait grâce à un énorme haut-parleur en colimaçon situé au-dessus de l'ensemble, le pavillon.

En octobre 1933, ayant franchi le cap des six ans, j'entrai à la grande école. Il faut préciser que les garçons et les filles apprenaient dans des établissements différents. Je fis connaissance de nouveaux camarades, les enfants des ouvriers mineurs qui venaient des Corons. Le jeudi, jour chômé, était réservé au petit catéchisme le matin, sous la direction du vieux curé, au patronage l'après-midi sous la surveillance des sœurs. En classe, mes premières occupations évoluèrent du crayon au porte-plume et du comptage aux règles de calcul mental.



*Léandre, classe d'école primaire et patronage, vers 1933*

Ma formation intellectuelle se poursuivit normalement. En seconde, ce fut avec Monsieur Lescouf, l'instituteur La Terreur, armé en permanence d'un gros bâton qu'il n'abandonnait que pour son harmonium et, en première, avec Monsieur Huet, le directeur, chargé de nous préparer au certificat d'études. Nous étions trois à dominer, Fernand Defache, René Tincq et moi. Nous nous retrouverions plus tard au collège pour devenir par la suite de grands amis. J'avais pourtant failli manquer ce grand rendez-vous du certif, Ayant fait une otite quelques mois avant l'échéance, je devins pratiquement

sourd, malgré les lavages à l'eau oxygénée et les instillations d'alcool à 90°. Deux semaines avant l'examen, je n'entendais plus les dictées. C'était le désespoir. Pourtant, le miracle eut lieu. Mes oreilles se débouchèrent quelques jours avant la date fatidique. De ce certificat, je retiendrai surtout l'obligation de connaître tous les couplets de la Marseillaise et du Chant du Départ, la fête d'où nous émergâmes couverts d'insignes, de rubans et de drapeaux, ma première cigarette de tabac gris roulée qui me rendit malade.



*Fête des reçus au Certificat d'Etudes, 1939.*

La majorité d'entre nous, la plupart ayant quatorze ans révolus, entra dans la vie active, plus particulièrement à la mine. L'école n'était obligatoire que jusqu'à l'âge de quatorze ans. Parallèlement à ma vie scolaire, j'avais reçu mon éducation religieuse, A neuf ans, j'abordais le catéchisme et ses cours journaliers de 7h30 à 8h00, sous la férule du vieux curé, avec l'obligation d'assister tous les dimanches à la messe et aux vêpres pour conclure à onze ans sur ma communion solennelle soulignée par le port du fameux brassard en dentelle. Les faits marquants furent ma première montre offerte par mon grand-père maternel, le livre de messe et le chapelet, symboles de Tante Angèle, et surtout le cierge de cinq kilos, supplice de la procession, que m'avait remis ma marraine Nelly, fille de tante Julie. En principe, cette marque d'estime était destinée aux premiers. J'avais conscience d'être ridicule au milieu de mes camarades porteurs de bougies. J'étais en effet classé douzième, le curé déterminant les places en fonction des oboles du dimanche - il assurait la quête lui-même. Nous retrouvions ainsi en tête les cancre de l'école.

Une école de musique préparait des jeunes pour étoffer la fanfare. La salle des fêtes mitoyenne à la Mairie servait aux bals de ducasse, du 14 juillet, et aux fêtes des écoles le jour de Noël. Le stade était utilisé pour les grandes fêtes populaires, farandoles, gymnastique de groupe, et plus généralement pour le football caractérisé par deux équipes, celle du curé -les blancs - et celle du Maire -les rouges. Ce stade, malheureusement fermé les jours de semaine, obligeait les enfants à jouer sur les places publiques. Il n'y avait pas de piscine. La natation se pratiquait soit dans la Deule, soit dans le Brûlé, un ruisseau large de trois mètres environ et profond d'un bon mètre, situé à la limite des villages de Bauvin et Berclau.

Quelles étaient les activités laborieuses du village ? La mine et les industries qui en découlaient, quoique situées dans un rayon de 10km, absorbaient une grande partie des ouvriers. Les garçons descendaient dès quatorze ans afin de pousser les berlines chargées de charbon pour l'attelage aux chevaux. Les adultes extrayaient la houille à la pioche après l'étayage des galeries éclairées par des

lampes à acétylène, le travail étant organisé par les Porions, contremaîtres. L'oncle Jean, frère de mon père, fit partie de cette élite.



*Le porion est le nom donné à l'agent de maîtrise qui encadre plusieurs mineurs. Il est chargé de veiller au bon avancement des opérations et doit rendre des comptes à l'ingénieur. Il surveille que les travaux avancent selon les ordres : boisage, sécurité, respect des règles... Le porion et le chef-porion sont les premiers responsables de la sécurité au fond. Comme tout supérieur hiérarchique le porion n'est pas toujours le plus aimé.*

*Son salaire était supérieur à celui des mineurs et il avait quelques autres privilèges. La place de porion même mal aimée était convoitée pour cela. Il y avait des porions au fond mais aussi au jour dans la lampisterie par exemple.*

*Le porion avait deux outils essentiels; le carnet pour noter les détails, prendre des noms et la crochette. La crochette servait à vérifier la veine de charbon, à noter son avancement grâce à des clous sur son manche. Le porion vérifiait le boisage ou la pose des rails rien qu'en écoutant le son émis par sa crochette sur les éléments en question.*

*Le boute-feu était nommé directement porion.*

*Le chef porion, échelle 5, agent de maîtrise agent supérieur, chef de la maîtrise pour toute une fosse*

*Il est nommé à son emploi en raison de ses connaissances professionnelles et techniques, ainsi que son aptitude au commandement.*

*Source: <https://mineurdefond.fr/fr--103-116-441-0#z2> – A.P.P.H.I.M.*

Les filles étaient affectées au triage sur tapis roulant, pour séparer gaillettes et cailloux. Les trajets d'aller et retour des ouvriers s'effectuaient à pied, ensuite par car en fonction de l'éloignement des puits. Faute de douches aux chantiers, les mineurs, gueules noires, rentraient le visage noirci, les filles se distinguant par un fichu sur la tête protégeant les cheveux, et par un rouge à lèvres prononcé surprenant dans leur présentation. La mère attendait tout ce petit monde, ayant préparé un baquet d'eau chaude.



*Les femmes descendaient au fond aux débuts de la mine. Après l'interdiction législative du fond pour les femmes, elles sont occupées au jour pour divers travaux dont celui de trieuses. On les appelaient cafus ou mahus (Mines de Liévin). Elles doivent ce nom à l'étoffe qui entoure leur coiffe. Cette étoffe est destinée à protéger des poussières et à maintenir la coiffure.*

*Le triage est l'action de séparation des charbons des terres stériles. C'était un métier éprouvant sans cesse debout avec la cadence infernale du convoyeur à bande. Le bruit, les poussières, les mains abîmées sont les effets de ce travail. En plein été, la chaleur les faisait suffoquer et*

*en hiver leurs mains étaient gelées par le froid. Il ne faut pas oublier tout ce que les trieuses retrouvaient au milieu des charbons notamment les déjections fécales des mineurs ayant fait leurs besoins dans les berlines au fond. Le travail était tellement poussiéreux que les trieuses ressortaient aussi noires que les mineurs de fond. Les mineurs les surnommaient " les culs à gaillettes ", leur derrière étant tout noir à force de s'essuyer les mains dessus. Elles étaient sous la responsabilité d'un porion au jour qui ne les ménageait pas...*  
*Source: <https://mineurdefond.fr/fr--103-192-441-0#z2> - A.P.P.H.I.M.*

Dans le village, deux ateliers de confection, Louchard et Menu, offraient le travail aux filles qui ne prenaient pas la direction de la mine, Le reste des activités concernaient les fermiers, les commerçants et les artisans (brasseur, tailleur, boulanger, charcutier, cordonnier), Le pharmacien préparait lui-même les médicaments prescrits et détaillés par le docteur Druon de Meurchin, seul médecin, en puisant dans d'innombrables bocaux.

Les magasins d'épicerie faisaient pâles figures en regard des nombreux estaminets baptisés café de la gare, de la mairie, de l'église, des sports... Certains avaient des attributions supplémentaires le dimanche : musique d'abord par le biais du piano mécanique, *crin-crin*, ou de l'accordéon du patron qui invitaient à la danse, concours ensuite, de toupie, fléchettes, billons, javelots et combats de coqs qui suscitaient les paris. En ce qui concerne les coqs, ceux-ci étaient armés aux pattes d'une dague enduite de poison, puis lâchés dans le parc pour une bataille qui ne se terminait que par la mort de l'un d'eux. Tous les jours, les hommes se retrouvaient le soir dans ces estaminets pour le jeu de cartes, la manille, les perdants devant s'acquitter de la tournée de bière.

Il y avait deux autres activités hebdomadaires. Celle du rémouleur camelot, actionnant les grandes pédales de son engin hybride pour aiguiser ciseaux et couteau, celle du célèbre marchand de peaux de lapin qui amassait, moyennant une pièce de monnaie, en plus des peaux proprement dites, un tas d'objets plus ou moins hétéroclites.

Les adultes parlaient en général le patois, utilisant le français qu'ils avaient appris à l'école - les vieux l'appelaient la langue du dimanche - au contact de la bourgeoisie, lors des offices religieux. Beaucoup d'entre eux étaient affublés de surnoms utilisés en lieu et place de leur nom presque oublié. J'en citerai quelques-uns : *Ch'pintlot, Long Boyau, Négume, Bénache, Broulle Ménage, Miron, Dutérusse, Minquin, Michoteau, Min Rateau, Min Sourd...*

Les décisions du conseil municipal, notamment les jours de réunions et de réjouissance, se proclamaient à la cantonade par le garde-champêtre, après un roulement de tambour et leur annonce : Avis à la population. En général, ces proclamations s'effectuaient près des estaminets, propres à remédier à l'extinction de voix.

Les mariages étaient célébrés principalement le samedi à 10h30 à la mairie et à 11h00 à l'église sauf au mois de mai évité en vertu de la légende du Moyen-âge qui le déclarait néfaste aux unions. Ceci s'explique par le fait que l'Eglise a très tôt consacré ce mois à la Vierge et elle voyait d'un mauvais œil les mariages en cette période de piété particulière.

Les familles et les meilleurs amis étaient invités aux noces. Au terme du mariage civil, tout ce monde sortait de la mairie en cortège pour se rendre à l'église distante de 200 mètres, alors que les cloches sonnaient à toute volée. Le marié et sa mère étaient en tête, suivis des frères, sœurs, cousins, cousines, amis, le père du marié qui donnait le bras à la mère de la mariée et enfin la mariée et son père. Les chapeaux, les rubans et les fleurs étaient: à l'honneur, les couleurs chatoyantes. La mariée avançait à petits pas dans sa magnifique robe blanche et son long voile tenu par les filles et les

garçons d'honneur. Dans l'église, le bedeau s'excitait sur son harmonium pour interpréter la marche nuptiale de Wagner, accompagné par le cœur des bigotes. Une grande partie de la population assistait à la messe et à la fin de celle-ci, sortait en premier pour former deux haies d'honneur de chaque côté du parvis. Les cloches se remettaient à carillonner. Dès leur apparition, se donnant le bras, les mariés étaient accueillis par des jets de sel pour leur souhaiter fortune aux cris de Vi-vi-vi Mariage ! Ils prenaient la tête du cortège de tout notre monde pour se rendre à la salle paroissiale, ce qu'on appelait le patronage. C'était un lieu de réception pour accueillir les félicitations des héros du jour et de leurs parents. Au cours de la procession, l'événement était exalté par une chanson Ch'timi :

*Gai... Gai... Marions-nous*

*Mettons-nous la corde au cou.*

*In n'est pas sitôt mariés*

*Qu'in attrap des coups d'balai*

*Gai... Gai... Marions-nous.*

*Mettons-nous la corde au cou.*

*Vive les mariés*

Dans la salle, après l'hommage rendu, en la présence rehaussée de Monsieur le Maire arborant ses décorations et du prêtre en soutane, l'accordéon, la batterie assuraient l'ambiance en apportant la joie et la bonne humeur entretenues par un lunch approprié.

Le vin d'honneur terminé, le cortège nuptial reprenait forme pour se rendre à la maison des parents de la mariée en prévision des agapes de circonstance, agrémentées de chants, danses, farandoles et rondes. Le patois, notamment chez les anciens, reprenait tous ses droits.

Un prochain décès se signalait par le cortège du curé, son livre de messe et son chapelet en main, et de deux enfants de chœur, l'un tenant la croix et l'autre le seau, le goupillon et la sonnette constamment agitée, tous vêtus de noir, marchant d'un pas court et rapide vers le domicile du prochain défunt. Le bedeau surveillait attentivement l'évolution de l'événement, prêt à sonner le glas lors de l'instant fatidique. Intervenait ensuite la proposée à l'annonce des enterrements. Elle frappait à toutes les portes, qu'elle entrebâillait pour informer d'une voix neutre et en patois du jour des funérailles « *In terre X l'mercredi 10 heures à ch'l'Église. In bénit ch'corps 9h30 à l'maison* ». L'enterrement entraînait la réunion des villageois. Les hommes n'entraient à l'église que lorsque la cloche sonnait la bénédiction et ressortaient aussitôt. Ils retrouvaient leur lieu d'attente au café d'où ils s'extirpaient après avoir bu force bières pour accompagner le corps au caveau. Les familles recevaient les condoléances sous la verrière à l'entrée du cimetière.

En contrepoint de ces tristes événements, ma sœur Marie- Madeleine, mon frère Michel, mon cousin Ernest et sa sœur Marguerite, mon meilleur copain Gilbert et sa sœur Yvette, nous nous passionnions pour la construction sous le porche de la maison, de manèges avec tout ce que nous pouvions trouver dans l'arsenal des emballages de mon père : caisses, sacs de jute, morceaux de bois de toutes sortes. Aux grandes vacances, toute l'équipe se retrouvait dans les champs afin de récupérer, après

les récoltes, les pommes de terre rescapées de l'arrachage. Suite à la moisson, nous allions glaner, c'est-à-dire ramasser les épis de blés oubliés par la machine, pour les destiner à la volaille familiale. Un peu plus tard, c'était avec Edouard, mon cousin de Paris que j'ai toujours considéré comme un Frère, en séjour chez tante Rosalie, que je passais la plupart de mon temps. Nous récupérions le *flou*, sorte de tourbe pour l'alimentation des poêles, constituée de poussière de charbon et d'eau. Nous trouvions ce combustible dans le ruisseau qui venait de l'usine de la Briquette. Mise à part cette occupation, *ch'Parisien*, comme l'appelaient mes camarades, était admis par tous.

De temps à autre, en l'absence d'Edouard, je me distrayais avec mon cousin Ernest chez mon grand-père maternel à Meurchin. Nous jouions aux cartes, aux dominos, à cache-cache. Pépère, comme nous l'appelions, était heureux car, malade de la prostate, il cantonnait à son domicile. Il devint encore plus heureux lorsqu'on m'offrit ma première bicyclette, car je pris l'habitude de le voir tous les jeudis. Il m'attendait impatiemment, cartes et damier sur table. Je mesure aujourd'hui la peine qu'il avait dû éprouver lorsque je cessais mes visites après mon entrée au collège. Mes jeudis n'étaient plus disponibles. La construction de manèges de ma petite enfance avait depuis longtemps disparu.

Durant la période scolaire, en dehors du temps consacré à mon grand-père le jeudi, les mercredi soirs d'hiver apportaient leur note spéciale de loisirs. Nous nous rendions régulièrement, mes frères et moi, chez l'oncle Louis le jardinier qui habitait une maison située dans un ancien sentier. Ma tante s'appelait Augustine, pour les Bauvinois « *Gustine d'Yntaye* » parce que venue d'Hantay, village voisin de Berclau. La maison n'avait pas d'électricité. La lumière était diffusée par une lampe à pétrole régulièrement baissée par mesure d'économie. L'éclairage était alors assuré par la flamme du poêle dont la platine avait été enlevée. La bonne odeur des pommes de terre cuites au four s'appréciait. La chaleur était douce. Nous jouions au jeu de l'oie et au jeu de bidets.

Après l'école, je retrouvais les camarades du quartier. Nous nous amusions au football, au drapeau sur les places du Calvaire ou de l'Eglise. Le jeu du drapeau consistait pour une équipe située à vingt mètres d'un bâton piqué dans le sol, à ramener cet emblème au point de départ sans être touché par l'un des gardiens de l'équipe adverse, placé sur une ligne à deux mètres en retrait de l'objet. Le gardien ne pouvait quitter sa ligne qu'après l'enlèvement du drapeau. Le soir, nous étions trois à nous retrouver assis sur un seuil de porche, Gilbert, Louis, son cousin et moi. Louis était un conteur né, inventant des histoires noircies à souhait pour nous rendre morts de peur. Nous réintégrions la maison vers neuf heures du soir.

Le jeu du drapeau a son histoire car c'est lors d'une partie sur la place du Calvaire que le 3 septembre 1939, par le tocsin, nous apprenions avec enthousiasme la déclaration de la guerre. Je réalise maintenant que dix années plus tard, à un jour près, décédait mon premier enfant, Marie-Pierre.

Les loisirs des villageois se programmaient en fonction des saisons : temps froids et rigoureux de novembre à fin février, doux en mars et avril, chaud de mai à fin août - les canotiers et les ombrelles apparaissaient le mois de Marie - pluvieux en septembre et octobre. Une fois par an, la salle des fêtes affichait complet pour les interprétations en patois des stars *ch'timi* venues du théâtre Sébastopol de Lille, Simons et Une Dariel alias Alphonse et Zufma. De leur répertoire, les *sketches L'Carette à quiens*, La charrette aux chiens, *L'Capiau d'paille*, Le chapeau de paille, *Si j'avo su, j'aro resté carchon*, Si j'avais su, je serais resté garçon, *Ché Carottes ne sont point cuites*, Les carottes ne sont pas cuites... faisaient exploser de rire les spectateurs.

Le jour de l'an était marqué par la tradition des vœux. Très tôt le matin, toute la famille s'ébranlait pour visiter les grands-parents, oncles et tantes. Les adultes supportaient un cocktail permanent. Café-genièvre alternait avec bière, vin rouge et vin blanc. Les enfants recevaient, outre leur petit gâteau, une pièce de monnaie pour le fait d'avoir souhaité la bonne année. A midi, c'était le retour à la maison, pour la réception des cousins. Enfin, nous rallions Meurchin pour le repas, préparé par tante Angèle chez pépère Ernest, où nous retrouvions l'oncle Aristide, tante Jeanne, Ernest et Marguerite leurs enfants. Le repas terminé, les hommes allumaient le cigare. Grand-père s'installait dans son fauteuil en osier. Tante Angèle nous mettait en file indienne, du plus jeune au plus âgé, pour embrasser à tour de rôle notre aïeul qui remettait à chacun une pièce de cinq francs en argent. Le reste de la journée se passait en jeux turbulents et nous profitions de la liberté offerte pour courir de la cave au grenier.

Janvier passé, nous accueillions le 2 février, la fête de la Chandeleur, à l'origine cérémonie aux chandelles honorant la purification de la Vierge Marie. C'était le jour de la fabrication des crêpes censées avoir une bonne influence pour l'agriculture et toute la population en était adepte. Ma mère faisait sauter ses crêpes à la poêle, une pièce de monnaie à la main, geste d'appel aux bonnes finances pour l'année. Cette fête était suivie en fin de mois du Mardi Gras, dernier jour de ripailles avant le Carême se transformant en Carnaval. Toute la population y participait, les enfants se déguisaient en personnages imaginaires, les nains de Blanche-Neige par exemple, les jeunes gens portaient des loups, masques en tissu, blancs et roses pour les filles, noirs et rouges pour les garçons. Les adultes adoptaient la tête des animaux et des politiques. Tout ce monde se retrouvait le soir à la salle des fêtes pour, à minuit, révéler son vrai visage.

Le 1er avril était le jour des bonnes blagues en référence à sa date de 1er jour de l'année, avant l'institution de notre calendrier grégorien. Cette gaieté faisait place aux jours de Pâques consacrés pour une grande part de la population à la confession et aux pénitences religieuses. Ils précédaient le jeudi saint, béni pour les enfants, qui écumaient le village avec leur panier, s'arrêtant à chaque maison en prononçant cette formule magique : « Au blanc Dieu, pour l'amour de Dieu ». Ils recevaient en conséquence des confiseries, des œufs et des pièces de monnaie. Le dimanche, à la sonnerie des cloches supposées revenir de Rome, ils s'élançaient dans le jardin potager pour récolter, en cherchant dans les légumes, des poules et des œufs en chocolat, des œufs colorés, des oiseaux en sucre et toutes sortes de confiseries que les parents avaient eu soin de camoufler.

L'Ascension, date marquant l'élévation de Jésus dans le ciel, quarante jours plus tard et l'Assomption du 15 Août, translation miraculeuse de la Vierge au ciel, entraînaient deux fêtes similaires, avec une procession. Le défilé religieux prenait corps au départ de l'Eglise. Tout le village s'associait à la fête. Les drapeaux et oriflammes ornaient toutes les fenêtres des étages, les routes étaient couvertes de pétales de fleurs, et ceux qui ne participaient pas au cortège attendaient sur le pas de porte cette procession où figuraient leurs enfants. En fait, c'était le spectacle, l'événement accepté par tous.

Le cortège se composait de la manière suivante : les enfants de chœur, deux titulaires qui se suivaient au milieu de la chaussée, le premier portant la croix, le deuxième le seau et le goupillon, des occasionnels communiants de l'année en cours et candidats à cette fonction provisoire, disposés en deux files de chaque côté de la route. Les garçons communiants de l'année précédente portant leur brassard, les filles en robe blanche ornée d'ailes factices symbolisant des anges, chargées de semer à la volée des pétales de roses, puisées dans une corbeille haubanée par un ruban de soie

autour du cou. Le clerc appelé plus souvent bedeau ou sonnet' portant la cloche. Le dais confié à huit fidèles, quatre porteurs et quatre accompagnateurs tenant les cordons, abritant le curé tout chamarré d'argent et d'or, balançant d'un signe de croix son ostensor. La statue de la Vierge, portée par quatre hommes. La chorale des chanteurs habituels des offices religieux. La masse des fidèles, précédée de porteurs à bannières et oriflammes. Quatre arrêts correspondaient aux chapelles, deux fixes et deux mobiles. Le prêtre y procédait à de petites messes et bénissait la foule. Pendant toute la marche, les prières et les chants religieux s'égreuaient suivant un ordre établi et orchestré par le curé.

Le mois de mai, symbole depuis des lustres de la première procession religieuse à l'intérieur de l'église, vit celle-ci perdre son exclusivité après les événements de 1936 et l'apparition de la fête des travailleurs, le 1<sup>er</sup> jour du mois.

Un événement important avait marqué le début de cette année : l'acquisition par mes parents d'une maison située en face de la place du Calvaire. Elle portait le numéro 1 de la rue Jules Guesde. Les remises en état, peintures et tapisseries furent effectuées avec l'aide de Germain et Adèle.



*L'épicerie, 1 rue Jules Guesde, 1936. Marie avec le chevillard chargé de tuer les cochons, et les chiennes Costa et Coquette.*

En 1936, par les réactions des gens du village et les discussions de mon père, je pris conscience de la vie politique. J'entendis pour la première fois parler de la classe ouvrière et de son succès aux élections, du 25 avril au 3 mai. La fragilité de la majorité de la Gauche, assemblage de différents partis, radicaux, socialistes et communistes, ces derniers refusant de participer au gouvernement, ne permit pas à Léon Blum, chargé de le diriger, d'imposer des méthodes révolutionnaires. C'est le peuple vainqueur qui allait sans attendre lui forcer la main. Craignant d'être frustrés de leur victoire, les ouvriers déclenchèrent des grèves qui conduisirent à une ère nouvelle, avec les accords de Matignon. Le projet d'une convention collective prévoyait le droit syndical reconnu, les quarante heures hebdomadaires de travail et l'augmentation des salaires, de 7 à 15% selon les entreprises.

Une loi confirmait ces dispositions qui étaient complétées par quinze jours de congés payés obligatoires.

Les premiers week-ends permirent des évasions joyeuses. J'en connus une, grâce à l'organisation d'un voyage en car pour toute une journée à Paris-Plage. Pour moi, ce fut la découverte de la mer. Vint ensuite une excursion à Malo les Bains. De ce voyage, il me revient trois souvenirs : le sauvetage par une chaîne humaine d'un homme tombé à l'eau dans la zone des rochers, les hurlements d'une dame de Bauvin ayant perdu son appareil dentaire emporté par une vague, les souffrances de mon père, dont les jambes exposées à l'extérieur de la tente avalent été brûlées par un soleil intense.

Le 1er mai fut déclaré fête des travailleurs. Il était honoré dans le village par un défilé, drapeau en tête, conduit par la fanfare précédée du tambour major, Suivaient le maire et ses adjoints, le garde-champêtre, les Pompiers, les ouvriers et les enfants, Entre deux morceaux de musique, tout ce peuple interprétait l'Internationale. Ayant son point de départ à la Mairie, le cortège traversait les rues Jean Jaurès, Jules Guesde et Victor Hugo, avec arrêt au Monument aux Morts et surtout devant les estaminets où la bière et le genièvre coulaient à flots. Le même cérémonial était observé le 11 novembre, jour anniversaire de l'armistice,

La Pentecôte, jour de la communion solennelle, annonçait avec la chaleur le début de l'été. On voyait apparaître les robes légères, les chapeaux fleuris et les canotiers. Des tournois de football organisés avec les villages voisins drainaient la grande foule vers le stade,



*Léandre, communion solennelle, 1937*

Cette période était prélude aux ducasses, fêtes foraines s'échelonnant de juin à septembre. *Grand'Place* d'abord, Corons, Moulin d'Avette, Place du Marais. Ces journées marquaient les grands festins dans les chaumières.

Le samedi, les mères de famille cuisinaient les tartes à la crème ou aux poires, *talibures* que les enfants portaient sur une sorte détour à plateaux tournants, à la boulangerie pour la cuisson. Le dimanche, c'était la ruée vers les manèges, les enfants donnant la priorité aux chevaux de bois, les adultes aux autos tamponneuses, Il y avait aussi des jeux d'adresse, des loteries et des baraques à frites. Ces dernières, en bois, comportaient des salles étroites, séparées par des cloisons à mi-hauteur, matérialisées par des noms de villes ou villages de la région. A l'intérieur de chaque

compartiment, une dizaine de personnes pouvaient s'installer de part et d'autre d'une longue table, sur deux bancs d'un seul tenant. Les frites cuites au gras de bœuf étaient servies dans des cornets ou des assiettes en papier, accompagnées d'une chope de bière. Il y avait bal le soir, à la salle des fêtes pour la grande ducasse, dans des hangars mobiles pour les autres.



*Groupe de Bauvinois, un jour de Ducasse, 1937.*

Entre ces ducasses, s'inscrivait le 14 Juillet. La veille, vers dix heures du soir, une partie de la population défilait en portant des lampions colorés et éclairés en leur intérieur par une lampe à huile. C'était la retraite aux flambeaux. En tête les tambours, garde-champêtre y compris, annonçaient l'événement. Le jour même de la fête, de nombreux jeux s'organisaient dans les quartiers : course à sac, colin-maillard, javelot, fléchettes, saut de sabot et surtout mât de cocagne. Le mât mesurait cinq à six mètres de hauteur. Il était enduit de savon noir et devait être grimpé jusqu'au sommet malgré les glissades. Les concurrents gagnaient au gré de la chance des lots emballés accrochés à une roue. La soirée se terminait par le bal gratuit à la salle des fêtes.

D'avril à septembre, les week-ends étaient importants pour ceux que l'on appelait les *coulonneux*. Ils faisaient concourir leurs pigeons pour obtenir le meilleur temps de retour d'un point de lâcher en Ile de France à leur domicile. Les volatiles bagués étaient acheminés sur le lieu de départ par le train, dans des paniers en osier à ouverture latérale pour permettre le lâcher. Le guet durait toute la matinée du dimanche pour récupérer la bague de l'oiseau, afin de la passer le plus rapidement possible à l'horodateur.

Bauvin est une ville d'eau. Elle ne pouvait donc se passer de fêtes nautiques. Il y en avait deux : une au Brûlé, l'autre entre le pont de Bauvin et la Briquette, appelée fête du poisson rouge. La première était une kermesse avec loterie, bars et ventes ambulantes de glaces et de frites, le tout agrémenté par les bains dans le ruisseau. La deuxième, au contraire, se traduisait par une fête sportive, avec toutes les disciplines afférentes. Les berges se noircissaient de monde, plus particulièrement à la Briquette et au pont. Le Clou de la fête était la course aux porcelets. Préalablement enduits d'huile et de graisse, les animaux jetés à l'eau en un point donné du canal devaient être récupérés par les nageurs. Était consacré champion le premier qui parvenait à franchir la banderole d'arrivée avec un petit cochon dans les bras.

Après cette période estivale bien remplie, le calme revenait avec la rentrée des classes. Nous atteignons la Toussaint, symbole des visites aux cimetières comme aujourd'hui encore, avec cette différence toutefois que le 1er novembre signifiait l'hiver, gel et neige. Bientôt pour tous les enfants,

Sainte-Catherine et Saint-Nicolas apporteraient les jouets ou cadeaux. Ceux-ci étaient déposés à côté des assiettes vidées du contenu d'avoine et de carottes dont elles avaient été garnies la veille au coucher.

L'année se terminait sur Noël. Le sapin et le bonhomme de neige n'avaient pas court. La tradition consistait en la découverte au réveil d'une grande coquille, gâteau à deux têtes, enfilé dans une grande chaussette placée au pied dd lit. Mais Noël, c'était aussi la fête des écoles à la salle municipale. Le spectacle se programmait non seulement sur les enfants mais aussi sur les adultes, musique et théâtre pour des pièces exprimées en patois.

La déclaration de la guerre en septembre 1939 mit évidemment fin aux festivités. Durant cinq années, nous allions connaître un autre mode de vie qui marqua mon adolescence.

## CHAPITRE III

**Ch'gamin qui ceurt après l'régimin**

*Le garçon qui court après le régiment*

L'année 1939 marqua un grand tournant dans ma vie. Après le certificat d'études, mon père envisageait de me faire poursuivre mes études au lycée Condorcet de Lens. La déclaration de guerre modifia sa démarche et c'est au collège de Carvin que j'entrai en sixième. J'effectuais le trajet par le train. 7h30-8h00 le matin, 19h00-19h30 le soir. A l'époque, il n'y avait pas de cantine. Je prenais mes repas dans un café en face du collège. Préparés par ma mère, ils étaient déposés dans une gamelle réchauffée pour le moment de consommation par la tenancière Lucienne qui nous servait la traditionnelle chope de bière. Nous étions une dizaine dans le même cas. Lors de la coupure du midi et de l'attente du train le soir, nous consacrons notre temps à des jeux sur la place de la gare. Je fis la connaissance de deux élèves de Provin, Gervais Dupont et Antoine Marsy, qui firent partie de mes plus grands amis de jeunesse.

La guerre se poursuivit dans un calme relatif, les lignes Maginot côté français et Siegfried côté allemand paraissant infranchissables. Pourtant, il fallait se protéger des bombardements éventuels. A cet effet, au collège, un abri souterrain de quarante mètres environ fut construit au milieu de la cour. A la maison, un ami de mon père et de Germain vint étayer la cave au moyen de traverses de chemin de fer. On y installa un lit. L'alerte du survol des avions s'annonçait par une sirène dont le son lugubre provoquait dans tous les secteurs la descente aux abris. Au début de l'année 1940, le bruit courait d'une utilisation possible de gaz par l'ennemi. Ma mère confectionna des masques en gaze hydrophile que l'on pouvait fixer sur le nez et la bouche au moyen de quatre cordons à lier derrière la tête. Une poche sur le devant permettait l'introduction de grosses touffes de coton à humidifier. Des seaux d'eau fournis par la pompe étaient en réserve dans la cave pour y pourvoir. Nous n'aurions à utiliser les masques qu'une seule fois. Mon père, une nuit, annonça une odeur de gaz. On le crut sur parole, lui qui avait connu la guerre précédente. Toute la nuit, nous plongeâmes dans l'eau, à qui mieux-mieux, les cotons destinés à nous permettre de respirer. Nous atteignîmes le petit jour complètement trempés. Avions-nous échappé à l'asphyxie ? Oui ! Non pas grâce à la protection des masques, mais avec la constatation que les gaz étaient nés de l'imagination de mon père.

C'est à cette époque également qu'une compagnie militaire vint cantonner à Bauvin. Le village était envahi par les chevaux et les chariots, les canons de 75, les cantines roulottes et les soldats semblaient venir tout droit de Verdun, avec leurs casques et leurs bandes molletières. Les habitants les reçurent à leur table pour améliorer leur ordinaire. Conséquence dramatique d'une armée qui n'avait pas progressé depuis 14-18, nous allions connaître l'invasion étrangère, la servitude et la disette. Gamelin prétendait attendre impatiemment l'attaque des Allemands. Or rien n'était prêt. Le 10 mai, la Hollande et la Belgique envahies, ce général envoya vers ces pays une grande partie des troupes françaises, dégarnissant complètement les Ardennes, brèche dans laquelle s'engouffra l'ennemi. Le 15 mai, Gamelin ne cacha pas à Paul Reynaud, Président du conseil, que les Allemands pouvaient surgir d'ici quelques heures. Le 18 mai, il fut remplacé par Weygand, âgé de soixante-treize ans, Les villes, les gares, les terrains d'aviation étaient bombardés. Maîtres du ciel, les Stukas en piqué jetaient le désarroi parmi les troupes et la population qui fuyait l'envahisseur. Nous allions faire partie de l'exode. Le dimanche 18 mai, après-midi, la camionnette fut chargée rapidement de tout un bric-à-brac, vêtements, victuailles, couvertures, matelas sur lesquels mes frères, ma sœur et moi nous nous juchâmes. Nous emmenions ma grand-mère paternelle et les deux chiens Coquette et Costa, Nous prîmes la route en direction de la mer, nous retrouvant vite bloqués par la foule. Pour la

première fois de notre vie, nous connûmes à l'entrée de Béthune le bouchon routier. Mon père décida de prendre une route secondaire menant vers Saint-Pol. A sept heures du soir, nous avons parcouru quarante kilomètres et atteignons Pernes Camblain pour y passer la nuit. Une fermière nous accorda l'hospitalité et après nous avoir restaurés, nous offrit sa grange comme chambre à coucher. Allongés sur la paille, nous pensions inévitablement aux rats et aux souris, mais étions rassurés par la présence des chiens. En route vers Hesdin, ce n'était plus l'exode mais la débâcle. Les colonnes de réfugiés hollandais, belges, flamands, paysans des Ardennes, ouvriers du Nord, entassés dans des automobiles couvertes de matelas, couvertures - les rouges affectées de la notion d'espionnage - traînant derrière eux des charrettes et des troupeaux, se bousculaient et se faufilaient entre les troupes dont elles gênaient le mouvement. A la moindre alerte, on entendait le sinistre sifflement des Stukas, tout le monde se jetait dans les fossés, on se relevait laissant souvent derrière soi des morts et des blessés, c'était la débandade. A Saint-Valéry-sur-Somme, plus moyen d'avancer. Les véhicules furent abandonnés et une longue file de piétons prit la direction du Crotoy par la baie de Somme en marée haute. Notre groupe, mon père et ma mère, ma grand-mère, ma sœur, mes frères, moi-même et les deux chiens tenus en laisse faisons partie de ce monde hétérogène.



*L'exode de 1940 en France est une fuite massive de populations belges, néerlandaises, luxembourgeoises et françaises en mai-juin 1940 lorsque l'armée allemande envahit la Belgique, les Pays-Bas et la majorité du territoire français pendant la bataille de France, après la percée de Sedan. Cet exode est l'un des plus importants mouvements de population du XXe siècle en Europe..*

*Cet exode jette sur les routes des familles belges, néerlandaises, luxembourgeoises (deux millions de personnes) et françaises (deux millions de personnes également) dès mai 1940, dans un chaos hétéroclite de piétons et de véhicules de toutes sortes, gênant le déplacement des troupes alliées. Un grand nombre de réfugiés subissent le feu des bombardiers en piqué des Junkers 87 et se heurtent, à partir du 20 mai à la tenaille de l'armée allemande dans sa marche à la mer, qui leur coupe l'accès au sud du pays.*

Sources : <https://oeildelaphotographie.com/fr/roger-viollet-lexode-de-juin-1940/> <http://surlapistedutempsquipasse.eklablog.com/l-exode-de-1940>

Après quelques kilomètres de marche, mon père décida de revenir seul sur ses pas, afin de récupérer la camionnette. Il nous fixa rendez-vous au Crotoy. Dans l'affolement qui continuait de s'amplifier avec le bruit des avions, mon frère Michel lâcha la laisse du chien Costa qui s'enfuit dans la foule. Nous implorâmes un compagnon de misères pour qu'il prenne en charge, sur le cadre de sa bicyclette, Grand-Mère qui ne pouvait plus avancer. Enfin nous arrivâmes au Crotoy, poudreux, harassés, mourant de soif. Pour les autochtones, c'était l'aubaine. Ils avaient installé des tables sur lesquelles ils servaient des verres d'eau moyennant finances. Nous errâmes plus d'une heure dans la ville avant de retrouver mon père et sa camionnette, C'était le bonheur, ou presque. Arrivé à la voiture, il avait retrouvé Costa montant la garde. Incroyable ! Malheureusement, en route vers le Crotoy pour se renseigner sur le chemin à suivre, il laissa le chien s'échapper de nouveau en ouvrant la portière. Nous ne devons plus le revoir. A nouveau installés dans la camionnette, nous prîmes par hasard la direction de Fort-Mahon, contraints de nous y arrêter avant la tombée de la nuit. Il ne faisait pas froid et nous nous couchâmes sur un matelas à même le sable, sous les arbres dans une allée. Nous fûmes réveillés au petit jour par la pluie. La reprise de l'exode était difficilement envisageable. Mon père décida de rester momentanément dans la ville. Il alla trouver le Maire afin

d'obtenir l'autorisation d'être hébergé dans une villa inoccupée, face à notre lieu de repos nocturne, à l'entrée du village. L'ayant obtenue, il nous fit entrer dans la demeure. Celle-ci était très confortable et nous apparut même luxueuse, du fait de notre situation de nomades. Il y avait, à notre grande surprise, un piano sur lequel Marie-Madeleine joua.

Une fois en place, mon père, estimant que la guerre allait durer quelques années, voulut me soustraire à l'occupation allemande à cause de mon âge. J'avais alors presque treize ans. Lui et moi reprîmes la camionnette, vidée de son contenu, pour nous diriger vers Dunkerque afin d'embarquer pour l'Angleterre. Nous remontâmes dans le sens inverse la cohue inextricable des réfugiés sous les tirs des Stukas. Nous fûmes témoins d'un spectacle navrant. Sept militaires allemands en motos et side-cars obligeaient l'instauration d'un couloir de passage, refoulant la cohorte sur les bas-côtés de la route. Dans celle-ci, il y avait des canons français, la bouche à feu fermée et nos soldats déjà prisonniers de fait, obligés de casser la crosse de leur fusil sous la menace de pistolets mitrailleurs. C'est ainsi que sept individus allaient à eux seuls désarmer toute une troupe incapable de réagir. Après ces événements, nous ne pouvions que revenir sur Fort-Mahon avec bien des difficultés pour nous frayer un passage.

Dans la villa, nous reprenions goût à la vie. Le ravitaillement amené de Bauvin était conséquent et il ne manquait en fait que le pain. Mon père allait s'en charger. Dès son arrivée à la boulangerie, en accord avec l'artisan, il se transforma en policier, canalisant la queue des affamés qui essayaient par tous les moyens d'obtenir une place de choix pour s'approvisionner. Résultat de l'opération, nous fûmes quant à nous privilégiés. Un sac de sel prélevé dans nos réserves soulagea le boulanger en panne de cet ingrédient. Mon père continua d'assumer ses fonctions de contrôle.

Quelques jours plus tard, il revint plus tôt que d'habitude avec un ami de Wavrin, Adrien Renaud, qu'il avait rencontré dans le village. Il informa ma mère que les Allemands, arrivés depuis peu, avaient exigé que les hommes soient rassemblés sur la place de la mairie. Il prit quant à lui la décision de se cacher dans le grenier avec son ami, épouvanté par la perspective d'être fusillé ou fait prisonnier. Nous ne fûmes pas surpris de voir en fin de journée une colonne d'hommes encadrés par les soldats ennemis, mitrailleuse à la hanche. Nous apprîmes que toutes les maisons avaient été fouillées sauf la nôtre située en dehors du village. L'issue de cet événement fut cependant heureuse, les prisonniers ayant été libérés le lendemain, après l'examen de leurs papiers. Les Allemands recherchaient d'éventuels soldats français cachés dans la population civile. La vie reprit son roulement normal dans cette villa dont nous apprécions le confort. C'était une période de vacances. Personnellement, je déchantais plutôt, car mon père retrouva quelques amis, parmi lesquels un professeur d'Anglais. Je fus astreint à suivre des cours qui perturbèrent hélas mes loisirs. Trois semaines passèrent ainsi durant lesquelles les Allemands s'installèrent durablement au Nord de la Loire. Le 17 juin, jour de mon anniversaire, le Maréchal Pétain annonça à la radio qu'il avait demandé l'armistice, qui fut signé le 22 juin dans le célèbre wagon de Rethondes, en forêt de Compiègne, rappelant tristement celui du 11 novembre 1918. L'Italie ayant entériné l'accord, la guerre fut terminée le 25 juin. Nous reprîmes le chemin du retour vers Bauvin. À notre arrivée, nous fûmes accueillis par les tantes Jeanne et Rosalie qui occupaient notre maison. Elles avaient pris cette décision pour se protéger, grâce à notre cave renforcée, d'éventuels bombardements, bénéficiant par la même occasion des réserves alimentaires introuvables par ailleurs. Elles nous avaient évité par leur présence le pillage de notre demeure. Il faut préciser qu'il n'y avait pas de limite en ce domaine, pour les habitations abandonnées par les évacués du mois de mai.

Les conditions de vie avaient alors bien changé. Le ravitaillement n'était pas assuré et il n'était plus question pour mon père de reprendre ses activités de commerçant ambulant. Il se proposa en conséquence de rechercher des stocks disponibles dans la région pour approvisionner le magasin. J'allais l'accompagner dans ses prospections. Il écuma toute la zone de Cambrin à Hazebrouck et régulièrement nous ramenions une camionnette complète de victuailles, d'aliments variés : café, sucre, conserve, pâtes, beurre, etc. Notre épicerie était la seule à fournir l'approvisionnement du village. De longues files de clients se formaient qui nécessitaient trois à quatre personnes pour effectuer une répartition objective au profit de toute la population. Informés par le bouche à oreille, des étrangers à la cité venaient grossir les rangs. C'est ainsi que nous fîmes la connaissance de nos cousins et cousines de Calais, les enfants de notre oncle douanier. Ce système d'approvisionnement dura un mois environ. Les structures mises en place par l'Etat permirent aux grossistes de reconstituer les stocks, afin d'assurer une distribution réglementée de tickets de ravitaillement. Ces tickets distribués par la Mairie se différenciaient en fonction de la nature du produit. Ils étaient fournis une fois par mois à chaque famille dont la composition était prise en compte pour la détermination du nombre. Pour nous s'imposait une corvée car il fallait coller ces tickets sur de grandes feuilles de papier servant de monnaie d'échange à la fourniture des marchandises. Ce processus dura huit années.

En octobre 1940, je repris le chemin du collège. Les trains en direction de Carvin avaient été supprimés. J'effectuais le trajet en bicyclette. Je prenais au passage mon copain Gervais. L'abri souterrain eut encore, hélas, son utilité. Les sirènes continuaient de déclencher des alertes, mais cette fois pour le survol des avions Anglais. Il nous arrivait fréquemment d'abandonner les cours pour nous précipiter dans le tunnel. Les années passèrent ainsi, de la cinquième à la troisième. Nous formions un groupe d'amis dont l'unité serait préservée après les études, mais j'avais perdu mes anciens camarades de Bauvin.

Des soldats prisonniers, des hommes requis pour un service obligatoire en Allemagne, créaient une ambiance morose, Depuis la débâcle, les fêtes n'existaient plus, A la maison, des changements étaient cependant intervenus. En 1941, nous profitons de l'approvisionnement en eau courante. Le robinet était certes à la cave, mais il nous dispensait de l'usage de la pompe. Il fallut attendre un an pour disposer de l'évier à la cuisine. Mon père avait installé dans l'annexe attenante à cette pièce, la buanderie, un moulin mural pour obtenir de la farine, un alambic pour l'alcool et une machine pour couper le tabac. Il s'approvisionnait des feuilles de cette plante à Don, le pays des fraudeurs, où il se rendait régulièrement pour ses fonctions de garde du Flot de Wingles. Il était à ce titre chargé de surveiller le bon écoulement des eaux des ruisseaux de la région, à charge pour lui d'intervenir en cas de défectuosité et de déversement de produits insalubres. Son grand ami était Victor, le garde de la blanchisserie de Don, qui, par ses relations, lui facilitait ses approvisionnements en tabac et en essence.

Je prenais régulièrement mes vacances à Paris, chez oncle Augustin et tante Mathilde, et j'y retrouvais évidemment *ch'Parisien* Edouard.

Jeanne, sa sœur aînée, nous avait présenté en 1941 son mari Roger, en disgrâce avec le patois du Nord. Elle habitait au sixième, 23 rue Chaudron. On pouvait effectuer le trajet de la gare du Nord à pied. Lorsque j'allais à Paris, mon père m'accompagnait parfois avec ma sœur et nous étions transformés en fraudeurs. A la sortie de la gare, les soldats allemands surveillaient les voyageurs. Au

cours d'un de ces voyages, je vis mon père, libéré du passage militaire, traîner sur le quai des paquets de tabac comme des wagonnets, paquets qu'il avait mal ficelés autour de ses jambes. Averti en quelques secondes, il mit à l'abri les produits compromettants. L'alerte avait été chaude.

Cette période me permettait grâce à Edouard et ma tante, de visiter Paris. La journée, en leur absence, je flânais sur les quais de la Seine ou sur les flancs de la butte Montmartre. Le soir ou le week-end, je visitais les musées, je découvrais les théâtres et les grands cinémas.

Outre son emploi de garde, mon père avait pris en charge la livraison et l'enlèvement des colis à domicile pour le compte de la S.N.C.F à Bauvin, Provin et Berclau. Cette activité lui permit de se faire de nouveaux amis, qui eurent leur importance pour le choix de ma profession et celle de mes frères. Il s'agissait du chef de gare et des policiers de la Surveillance Générale, tous ces gens intéressés par la possibilité d'obtenir du ravitaillement sans ticket. On pratiquait le marché noir et surtout les cadeaux. Les gendarmes du canton étaient dans le même cas.

Pour ma part, je continuais mes études. J'effectuais mes devoirs dans la salle à manger située entre le magasin et la cuisine, ignorant le va-et-vient permanent entre ces deux pièces. Le dimanche, je sortais avec mon père. Nous nous rendions au café de l'Eglise, où j'assistais jusqu'à minuit, voire plus tard, au jeu de la manille. Les quatre joueurs étaient toujours les mêmes le cafetier, le boucher, un fermier et mon père. L'enjeu était la tournée de bière. Mes nuits étaient courtes, car à sept heures le matin, ma mère me réveillait pour ma journée écolière.

C'est au cours de ces trois années, comme je l'ai déjà dit, que la demande d'armistice avait été faite le 17 juin 1940 par le Maréchal Pétain, qui avait reçu du Président Lebrun sa nomination de chef de cabinet. Le Général De Gaulle, chargé de mission, était parti le même jour pour Londres. Outré de la décision du Maréchal, il lança son fameux appel du 18 juin, demandant à tous les militaires français se trouvant dans le monde entier de s'adresser à lui pour continuer le combat. Le 19, il devint homme politique en s'adressant au nom de la France. Il ne reviendrait dans le pays qu'en 1944. Le 11 juillet, la troisième République avait vécu. Le Maréchal Pétain assumait les fonctions de Chef de l'Etat Français, ayant la plénitude du pouvoir gouvernemental. Le Sénat et la chambre des députés étaient ajournés. Ils ne pouvaient se réunir que sur convocation de l'état. Le personnage éminent était alors Laval qui, quoique démissionné en 1940, revint de 1942 à 1944, pour suivre une politique de collaboration avec le Reich, d'où la police de Vichy, ville gouvernementale. La Résistance s'organisa et l'Histoire retiendrait des actions héroïques souvent réprimées par les Allemands, tortures et exécutions. Le nom de Jean Moulin est toujours symbole de cette Résistance. Les faits étaient nombreux. Je ne pourrais tous ici les raconter.

Nous étions donc en 1943. Juin, le mois de mes seize ans, voyait s'inscrire le brevet élémentaire et le BEPS, brevet élémentaire supérieur donnant capacité aux fonctions d'instituteur. Mon père, sur les conseils du Chef de gare, me fit inscrire au concours d'entrée pour élèves S.N.C.F. Je remplis facilement mes contrats. Je fus affecté à la gare de Pont-à-Vendin, où je retrouvais le père de Gervais, mon ami. J'entrai le 19 octobre dans la vie active. Gervais, embauché sur justification de brevet comme facteur aux écritures, me rejoignit bientôt. Nous effectuions le trajet de Bauvin à Pont-à-Vendin et vice-versa par le train. 7h30-19h00. Le midi, nous prenions nos repas au café de l'Eglise d'Annav-sous-Lens, situé à un kilomètre de la gare. Nous étions évidemment, faute de cantine et de restaurant, au régime gamelles réchauffées. Mon premier trimestre de travail fut consacré uniquement aux écritures, copies de contrats de transport. Mon titre professionnel était alors élève à

l'essai, il prédisposait normalement à une formation, susceptible de faire gravir les marches de la hiérarchie tout au long de la carrière, moyennant succès aux examens et concours, ou tout simplement sur proposition à la liste d'aptitude aux grades supérieurs. Dès mon arrivée, je fus mis à contribution. Tous les mois, il était nécessaire d'obtenir des autorisations de circulation pour la nuit en faveur des cheminots nommément désignés pour assurer des heures de service durant cette période. Chargé de cette mission pour laquelle il n'y avait aucun volontaire, je me rendis à Lens, en utilisant la bicyclette de fonction, auprès du Chef de gare allemand qui délivrait ces autorisations. Lorsque je rentrais dans son bureau, je fus pétrifié de peur. Non seulement il était un représentant de l'ennemi, coiffé de la casquette germanique, mais c'était surtout un géant à la carrure impressionnante, le plus grand colosse que j'avais pu voir jusqu'alors. Il se rendit compte de ma peur. Je bafouillais pour exprimer ma demande et il me rassura en me parlant de ses enfants dont l'un avait mon âge. Il m'offrit des biscuits et des bonbons et je repartis avec mes documents, complètement remis de mon émotion. A la surprise de mes collègues, je fus toujours par la suite candidat à cette démarche. La notion d'élève impliquait une approche des règlements de la profession, sécurité, commercial, comptabilité et personnel. Pour accélérer la formation, un stage de trois mois était prévu à l'école de Moulin Neuf, près de Persan Beaumont entre Paris et Beauvais. En principe, ce stage était réservé aux élèves déjà aguerris, ayant des connaissances dans les matières requises. J'y entrai quant à moi début janvier 1944, en cheminot tout neuf, ne sachant même pas la signification d'un signal quelconque du chemin de fer. En compétition avec des élèves chevronnés, je me trouvais dans l'obligation de travailler plus que les autres, pour suivre et comprendre les cours. Nous étions évidemment internes dans cette école, soumis à un début de vie réglementaire. Nous bénéficions du week-end pour rejoindre la famille, absence autorisée du samedi 12 heures au lundi 8 heures. Mon trajet se décomposait en deux kilomètres à pied de Moulin Neuf à Persan Beaumont, ensuite train jusque Lens avec changement à Creil et Arras, enfin camionnette de mon père jusque Bauvin. Le voyage était souvent perturbé. Les bombardements anglais sur les triages de Creil et Amiens provoquaient des retards, voire des détournements par Montdidier, et il m'arrivait de mettre six à sept heures pour rentrer à la maison. Mon cousin Edouard venait parfois me rendre visite à l'école. Il fut vite accepté par les camarades, admis à la cantine où il goûta notre purée de pois cassés. Il était également rentré à la S.N.C.F comme apprenti au Landy, service matériel et traction. Il m'accompagna un week-end pour Bauvin. Le retour sur Paris fut catastrophique. Suite à un bombardement, le train était retardé au départ de Lens. Quand nous arrivâmes à Arras, la dernière correspondance était partie. Dimanche, à dix heures du soir, que faire pour rentrer ? Edouard me traîna au dépôt. Une chance, quoique ce fût interdit par le règlement, un mécanicien accepta de nous prendre sur une machine haut-le-pied, c'est-à-dire sans wagons, pour Longueau, gare de triage d'Amiens. La locomotive était alimentée au charbon. Endimanchés, nous arrivâmes dans un triste état, mais notre calvaire n'était pas fini pour autant, Nous nous installâmes dans une guérite surplombant un wagon incorporé dans un train de marchandises à destination de Creil. Serrés l'un contre l'autre pour résister au froid qui s'intensifiait avec la vitesse, nous pensions au travail, dans de telles conditions, des anciens gardes-freins. Au terme de ce voyage, nous reprîmes ensuite à Creil un train de voyageurs, Edouard pour Paris et moi pour Persan Beaumont. J'arrivai à l'heure de l'ouverture de l'école.

Après ce stage, ma vie prit une autre tournure. Je m'initiai à tous les postes du bureau. Nous prenions nos repas dans un autre estaminet, au bord du lac entre la gare et Annay. Charlot, Gervais et moi étions rejoints par Moïse, également de Bauvin, et Alphonse, le préposé au guichet de

marchandises. Tous deux, nous formèrent au jeu de bridge, Le dimanche, nous allions au cinéma. Nous retrouvions là toute l'ancienne équipe du collège, Gervais, Antoine, René, Fernand, Roland et moi. Nous n'étions pas seuls. Ma sœur Marie-Madeleine avait fait la connaissance de Nicole, la sœur de Gervais. Toutes deux furent à la base d'une formation féminine composée de leurs propres amies, Suzanne, Augustine, Anne-Marie et occasionnellement ma cousine Marcelle, fille de mon oncle Jean. Avec les filles, nous organisions de temps en temps des petites fêtes. Cependant, nous, les garçons, allions nous démarquer en fréquentant par la suite d'autres cinémas afin de prospecter chez les filles de ces villages des élues occasionnelles. Nous baptisâmes notre groupe le CDJ: Club des Don Juan ! Préalablement à ces escapades du dimanche après-midi, nous nous retrouvions le matin à l'heure de la sortie de la messe, dans un café de Meurchin, afin de nous adonner au billard, au baby-foot et surtout au ping-pong.



*Le groupe de copains et copines*

Je connus un événement au cours de cette période, lors de mon travail en gare, le bombardement par les avions anglais des fours à coke situés cent mètres du bâtiment S.N.C.F. Lors de l'alerte, tous les cheminots et habitants du quartier s'enfuirent le plus loin possible de la gare. Stoïque ou inconscient, je restai au bureau en compagnie d'un soldat allemand. Un fracas épouvantable, des meubles qui tremblaient, des vitres qui se brisaient, nous firent comprendre que la chute des bombes n'était pas très éloignée. Nous nous jetâmes tous deux sous une même table, réalisant que nous avions échappé au pire. La pièce était envahie par une poussière opaque et noire qui nous faisait tousser. Les portes étant bloquées, nous sortîmes par le guichet des marchandises, suffisant pour le passage de nos corps. Du quai, nous ne pouvions que constater l'effondrement d'une cheminée des fours, cause de la poussière noire, les voies ferrées soulevées. Cette aventure eut pour moi valeur d'expérience.

A chaque alerte, je prenais la fuite avec mes compagnons. Les bombardements s'intensifiaient, le village de Vendin était en partie détruit. En gare, les services intéressés remédiaient rapidement, sous la surveillance des Allemands, aux situations de chaos, voies enchevêtrées, wagons déraillés, immenses trous dans le triage. La radio nous informa que les alliés avaient entrepris la reconquête des pays occupés par les Allemands et les Italiens. Ceux-ci commençaient à perdre pied en Afrique. En France, les groupes de Résistants s'étoffaient et l'on pensait à un débarquement prochain de soldats en provenance de l'Angleterre. Nous ne quittions plus la radio pour suivre l'évolution des événements. Ceux-ci se précipitaient. Le 2 juin, le Comité Français de Libération National, CFLN, se transformait en gouvernement provisoire en Normandie sous la direction du Général en chef Eisenhower. Ce fut l'opération Overlord. Quelques jours plus tard, le 10, nous apprenions le massacre d'Oradour sur Glane et l'envoi de V1 sur Londres par les Allemands. Le Général De Gaulle débarqua le

14 alors que les combats faisaient rage dans la région de Bayeux. Ils se poursuivirent tous le mois de juillet. Les villes et les villages étaient en ruines. Début août, les Alliés, en remontant vers le Nord, arrivèrent bientôt chez nous alors que d'autres troupes débarquaient en Provence. Bauvin pavait car les chars américains venant de Meurchin passaient au Cornet pour se diriger vers Proven. Les Allemands refoulés au-delà de la Deule vers Berclau franchirent le pont. Ce fut la panique. Les drapeaux français réintégrèrent les greniers, l'alerte fut courte car l'armée américaine entra dans le village accompagnée par les éléments de la Résistance. Toute la population libérée était en liesse, à l'exception des collaboratrices qui, en punition de leur intérêt pour les Allemands, eurent le crâne rasé. Le 25 août, nous apprenions que Paris avait été libérée par la 2ème DB du Général Leclerc.

Les bals reprirent et chaque samedi soir, nous retrouvions la salle des fêtes où toute l'équipe se distinguait par son adaptation aux nouvelles danses comme le swing, conséquence des petites fêtes que nous organisions avant la libération. Nous abandonnions quelquefois la salle de Bauvin pour nous rendre à Meurchin afin de rencontrer d'autres filles.

Les ducasses avaient repris leur cours, les ouvrières bénéficiaient d'une journée de congé le lundi. Les processions religieuses par contre n'étaient plus organisées qu'à l'intérieur de l'église.

L'année 1944 se termina sur un hiver rigoureux. Gel, verglas, neige abondante nous rendaient la vie difficile. Les horaires des trains avaient été modifiés et nous étions dans l'obligation de nous rendre au travail à bicyclette. Un jour de février 1945, nous nous réveillâmes alors que la neige était tombée toute la nuit. La hauteur de la couche mesurait cinquante à soixante-dix centimètres. Les voitures ne circulaient plus. Le dégagement des trottoirs à la pelle représentait la seule activité de la rue. Je partis au travail, récupérant Gervais sur mon passage. J'étais pourvu d'un passe-montagne en laine qui me recouvrait entièrement la tête. Une petite ouverture me permettait d'y voir. Mon ami, équipé d'un casque en cuir, avait l'air d'un aviateur. Roulant de concert, nous allions devoir mettre pied à terre à la sortie de Meurchin faute de trottoir. Il n'y avait pas âme qui vive. Dans la plaine enneigée, nous marchions péniblement, poussant nos engins enfoncés jusqu'à mi-roues. Nous nous sentions bien seuls dans cet environnement lunaire lorsque soudain, au sommet de la petite côte menant vers Pont-à-Vendin, une apparition féerique vint illuminer notre univers blanc. La silhouette se précisait pour nous rendre à l'évidence qu'une jeune fille descendait vers nous, poussant avec difficulté sa bicyclette.

Elle portait un béret et nous la découvrîmes mignonne et jolie. Son visage nous subjuguait. Ses joues rosies par le froid, ses sourcils bien dessinés sur des yeux lumineux, son sourire relevé par un rouge à lèvres discret et de belles dents blanches nous donnaient d'elle une image sublime. Elle était nymphe par la grâce que nous lui conférions dans ces circonstances exceptionnelles. Lorsqu'elle parvint à notre hauteur, Gervais engagea la conversation. Bloqué physiquement et moralement par mon passe-montagne, je ne pouvais sortir une parole. Nous quittâmes à regret cette céleste apparition, la voyant progressivement s'éloigner. Les jours suivants, nous évoquâmes souvent le souvenir de cette jolie fille gravée en effigie dans nos mémoires.

Il me fallait encore quatre mois pour atteindre dix-huit ans. A la suite de cette rencontre, je pris conscience que les minettes de seize ans ne correspondaient plus aux choix de mes flirts. Je m'orientai vers des filles plus âgées. Par ailleurs, je prenais des leçons de conduite à Carvin, dans une automobile minuscule datant des années trente, sans toit ni indicateur de direction. A l'âge requis, je fus convoqué pour l'examen. L'inspecteur, dans la voiture, me posa quelques questions sur le code

qu'il m'accorda. En me montrant le coupon rose du permis, il m'informa qu'il serait la récompense d'une bonne conduite. J'effectuai un trajet d'un kilomètre sans problème. Il ne restait qu'une marche arrière à réaliser, ce que je fis en montant sur le trottoir ! Une deuxième chance me donna le même résultat, entraînant ce verdict : « A dans huit jours ! » Hélas pour moi, la semaine qui suivit, je me trouvais dans l'impossibilité de prendre une leçon car j'étais astreint à un stage pré-militaire à Montdidier. Pour régler le problème, mon père décida de m'accompagner. Il invita l'inspecteur et le moniteur à prendre quelques pots de bière et offrit à chacun un bidon d'essence. J'obtins alors mon permis sur un simulacre d'exercice, un trajet de cent mètres, sans marche arrière.

Mes dix-huit ans allaient me donner une nouvelle orientation professionnelle. Je fus nommé facteur mixte, apte à tous les emplois d'exécution. J'étais désigné pour remplacer certains employés en repos hebdomadaire : pointeurs, brigadier, receveur aux billets... Cette affectation allait me rendre des services par la suite.

Mon père, au mois d'août, fut victime d'un grave accident. Devenu grossiste en pommes de terre, il effectuait ses livraisons comme intermédiaire au moyen d'un ensemble routier affrété. Par imprudence, il descendit au cours d'un arrêt entre le tracteur et la remorque. Lors du démarrage, il fut renversé, une roue lui passant sur le bas du bassin. Ma sœur Marie-Madeleine, qui avait alors dix-sept ans, prit en charge le commerce et je l'aidai après mon travail à la S.N.C.F. Je me rôdais ainsi à la conduite de la camionnette, mon frère Michel m'accompagnant souvent. Mon père resta un mois à l'hôpital.

Le vendredi 27 septembre 1945, les circonstances voulaient que je fusse de service à la distribution des billets. A mon guichet se présenta une cliente qui me laissa sans voix. Je n'avais pas oublié son visage, la fille de la neige, cette merveilleuse créature dont Gervais et moi avions fait un mythe. Elle ne pouvait évidemment pas me reconnaître, emmitouflé comme je l'étais sous mon passe-montagne. Du guichet, je la regardais sans cesse. Elle se tenait au fond de la salle des pas perdus et finit par remarquer l'intérêt que je lui portais. Cinq minutes avant le départ du train, les voyageurs furent invités à se rendre sur le quai en traversant les voies. La distribution des billets était terminée, Libéré, je sortis du bureau afin de la revoir. A distance, nous échangeâmes des regards. Alphonse, le préposé au guichet marchandises, me lança « Quelle belle gosse ! Qu'attends-tu ? ». Je me décidai à la rejoindre alors que le train entra en gare. Je lui rappelai notre rencontre de février et lui demandai la possibilité de la revoir. Elle m'informa qu'elle serait le lendemain au bal de la salle des fêtes des houillères à Vendin-le-Vieil. Jusqu'au samedi soir, je ne pensais qu'à elle. Vers vingt et une heures, je devais rejoindre le groupe habituel pour le bal de Bauvin. J'hésitai sur la conduite à tenir. J'avais le choix entre m'amuser avec les copains et copines et me rendre à Vendin pour rencontrer éventuellement une jeune fille dont je ne connaissais même pas le nom. Mon choix fut vite fait.

En chemin, je me demandais dans quelle galère je m'étais précipité, me posant mille questions sur la manière de conquérir mon inconnue. J'entrai dans la salle de bal où je fus heureux de voir le secrétaire du chef de gare qui me présenta sa femme. Il s'intéressa aux raisons de ma présence, que je justifiai par un rendez-vous aléatoire. Nous nous rendîmes au bar. Quelques instants plus tard, Pierre (*Léturgie*) fit signe à un couple qui venait d'entrer et qu'il me présenta comme ses plus grands amis, Josiane et Oswald (*Dachez*). Mes regards, au cours de la conversation, se portaient constamment vers la porte d'entrée. Enfin elle apparut. Elle était accompagnée de ses parents qu'elle quitta immédiatement pour venir nous rejoindre. Imbu de ma puissance de séduction, je pensai

qu'elle donnerait une suite logique à notre conversation du train. Stupéfaction alors, quand Pierre m'annonça : « Solange, la sœur de Josiane. » Ainsi, tous les soucis du départ s'effaçaient. Nous étions trois couples et ce fut sans difficulté que j'obtins pour la première danse la cavalière de mes désirs.

J'avais été fasciné par la beauté de son visage lors de notre première rencontre. Je la trouvais à présent grande et svelte, appréciant la souplesse de son corps dans mes bras. Elle me fut acquise toute la soirée, à la surprise de ses parents qui ignoraient alors que s'était constitué un couple pour l'éternité. Ils quittèrent le bal assez tôt. Au terme de la soirée, Pierre et sa femme partirent de leur côté, alors que j'accompagnais Solange à son domicile, vingt mètres derrière Josiane et Oswald, situation peu confortable pour l'échange de nos premiers baisers. Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain après-midi à Meurchin. Le matin, au cours de notre rencontre hebdomadaire pour le ping-pong, j'avisai Gervais qu'il allait revoir celle que j'appelais maintenant Solange. Vers quinze heures, je l'accueillis sur la place du village où elle était arrivée par le car. Nous nous rendîmes au café attendant au cinéma où je lui présentai le groupe, le CDJ au grand complet. Gervais se comporta en véritable ami. Il fut beau joueur. Par contre, Roland la buvait des yeux. Elle m'en fit la remarque. Je connaissais trop ce séducteur patenté pour lui en vouloir. J'étais au contraire fier d'être maître de la situation. Après le cinéma, je la reconduisis au car. Je réalisai alors qu'elle donnerait suite à notre idylle. Le lendemain était jour de ducasse au quartier du Marais. Elle était donc en congé. Elle prit la décision de ne pas informer sa mère afin de m'accorder tout son temps à l'occasion de la fête. Ce jour là, il faisait un froid glacial. Nous profitâmes très peu des rayons du soleil pour une promenade dans la nature, contraints de nous réfugier au café de l'église pour être au chaud. La tenancière étant toujours présente au bar, nous ne pouvions communiquer amoureusement que par le contact des mains et l'échange de tendres regards. La ducasse nous permit de retrouver une certaine intimité, quoique restrictive, grâce à la chenille. Je reconduisis Solange au train. Nous savions alors tous deux que notre liaison prenait une tournure définitive.



*Solange et Léandre, 1945*

A partir de ce jour, nous nous vîmes le matin lors du passage de Solange en gare où elle arrivait trente minutes avant le départ et le soir à sa sortie du travail. Nous avions alors une heure de détente avant l'arrivée du train, heure que je prolongeais en l'accompagnant jusqu'à Vendin-le-Vieil

avec une préférence marquée pour un compartiment vide. Notre passion s'amplifiait, caractérisée par l'aveu réciproque de penser continuellement l'un comme l'autre. Quotidiennement, remises de la main à la main, des lettres enflammées nous permettaient de l'entretenir. Pourtant, sans nous l'avouer, la peur d'une opposition planait sur notre aventure. J'avais dix-huit ans et elle vingt. La différence d'âge pouvait être un obstacle. Pour ôter ce doute, je demandai à Solange de solliciter de ses parents l'autorisation d'être présenté officiellement.

Le vendredi 1er novembre 1945, j'entrai dans la maison Queva où je fus immédiatement pris en charge par son père. En raison du nombre de questions posées, j'eus l'impression de comparaître devant un juge et je dus conclure sur une promesse d'honneur de mon engagement. L'examen semblait positif car préalablement assorti de bonnes notes obtenues d'une enquête effectuée sur mon compte auprès de Pierre (*Léturgie*) et de son père Nestor, lui-même employé à la gare. Il me fallait maintenant obtenir la même concession de mes parents. J'avais conscience de ma faiblesse, de mon âge et je me confiais à ma sœur Marie-Madeleine, qui intercédait auprès de ma mère. J'appris par la suite que mon père, informé, avait également effectué une enquête sur la famille de Solange auprès d'une commerçante en primeurs qu'il avait connue au marché de Lens.

Le lundi 11 novembre 1945, Solange fut donc reçue chez les Sauvage. L'attitude bourrue de mon père était compensée par la gentillesse de ma mère, de ma sœur et de mes frères qui adoptèrent celle que je pouvais à présent appeler ma fiancée. Je lui offris mon premier cadeau, une petite broche qu'elle ne quitta plus. Nous prîmes l'habitude de passer le dimanche chez les parents, à tour de rôle, ce qui me donna l'occasion de voir le frère de Solange, Claude et sa fiancée Rolande, ainsi que Josiane et Oswald. Je me découvrais une petite amie en la personne de Dany, la fille de Josiane, bébé qui prit la fâcheuse habitude de s'asseoir sur mon pied pour obtenir un effet de balançoire propre à me procurer des crampes. La première grande réunion de la famille de Solange eut lieu le jour de Noël 1945. La soirée se termina à l'église pour assister à la messe de minuit.

En France, janvier voyait la renaissance des partis politiques et l'adoption d'une nouvelle solution sociale, la nationalisation, appliquée dès le 18 aux usines Renault. Le 13 février, à la conférence de Yalta, Staline, Churchill et Roosevelt décidaient l'anéantissement de l'Allemagne et son découpage en zones d'occupation par les Etats-Unis, l'Angleterre, la France et l'Union Soviétique. Bientôt l'armée allemande s'effondrait et le 30 avril, la radio annonçait la mort d'Adolf Hitler. La veille, Mussolini avait été exécuté et exposé au public avec sa maîtresse Clara Petacci.

Le 7 mai, l'Allemagne capitulait sans conditions, au cours d'une cérémonie dans le cadre tout simple d'une école de Reims. Le lendemain, la signature définitive pour l'Histoire eut lieu à Berlin et porta les noms du Général Spaatz, du Maréchal Tedder, du Maréchal Joukov, du Général De Lattre de Tassigny et du Maréchal Keitel. Le même jour, le Général De Gaulle, Chef du gouvernement provisoire adressa le message suivant à la radio : « La guerre est gagnée ! Voici la victoire. » Le 8 mai fut par la suite férié. Le Japon, quant à lui, capitula le 15 août, craignant les horreurs de la bombe atomique sur Tokyo suite aux explosions nucléaires de Nagasaki et Hiroshima.

En France, le procès du Maréchal Pétain commença le 23 juillet et se termina dans la nuit du 14 au 15 août par la condamnation à mort, laquelle fut transformée en raison de l'âge de l'intéressé en exil à l'île d'Yeu. Laval fut, le 16 octobre, fusillé après avoir été réanimé à la suite d'une tentative de suicide au cyanure. Lié au poteau, il refusa le bandeau, criant au peloton d'exécution « Visez au cœur ! Vive la France »

Cette année là, les assurances sociales devinrent obligatoires pour tous les salariés, le Crédit et les grandes banques furent nationalisées et le franc dévalué pour rétablir l'équilibre des échanges internationaux.

Le début de l'année 1946 consacra nos fiançailles. Nos parents firent connaissance et je remis à Solange la fameuse bague. Ma fiancée s'initia au commerce, éprouvant parfois des difficultés pour répondre aux demandes exprimées en patois, Je la présentai à mes tantes. L'une d'elles, Tante Jeanne, semblait peu apprécier l'entrée d'une étrangère au village dans la famille. Elle me mit en garde par cette phrase : « Elle est trop belle pour être en bonne santé, » Malheureusement, cette assertion trouva son écho en octobre. Solange, fiévreuse, était dans l'obligation de s'aliter, Verdict : congestion pulmonaire doublée d'une pleurésie. Sa convalescence commença début 1947, ce qui lui permit de revenir à Bauvin. Mon père, qui jusqu'alors n'avait pas trouvé le moyen de communiquer avec elle, la prit en affection et c'est lui qui se chargea de son transport en camionnette. Il avait enfin mesuré sa gentillesse, la délicatesse et l'éducation de sa future belle-fille. Solange partageait la chambre de ma sœur Marie-Madeleine et consolidait son implantation dans ma famille.

Le samedi soir, nous nous rendions au bal où nous retrouvions la grande équipe de copains dans laquelle ma fiancée s'était aussi intégrée.

Entre temps, je fus convoqué au conseil de révision à la citadelle de Lille, où je passai trois jours avec tous les gars du village nés en 1927. Déclarés « bons pour l'armée », nous revînmes chamarrés de rubans et d'insignes pour, selon la tradition, défiler dans les rues en chantant et en manifestant notre fierté dans tous les estaminets du pays. Ce déferlement joyeux accompagné de bruits de tambour et de clairon dura toute la nuit.



*Les conscrits bauvinois, classe 47, dont Léandre  
et son futur beau-frère, Fernand Davroux*

En cette fin d'adolescence, à vingt ans, j'avais demandé à mes parents l'autorisation qui me fut refusée de me marier avant l'appel sous les drapeaux. Selon la coutume, un mariage ne pouvait se concevoir qu'après la libération des obligations militaires et d'autant plus que la majorité d'alors était

fixée selon la loi à vingt-et-un ans. C'est donc à partir de ce moment que nous pouvions envisager une vie de couple.

Mon séjour à Lille marqua une rupture dans nos rencontres amoureuses. Nous allions connaître une plus grande séparation. En mars 1947, Solange, consécutivement à sa maladie, fut admise au préventorium de Dreux pour une cure de repos de six mois. Avec son père, je l'accompagnai lors de son admission. Le centre était situé à trois kilomètres de la ville en pleine campagne, Le retour fut un calvaire car je mesurais que l'épreuve allait être longue.

A Vendin-le-Vieil, dans un coron détruit par les bombardements, nous avons repéré une maison encore debout quoique ouverte à tous vents, où nous pouvions trouver à l'étage encore accessible par un escalier branlant, notre intimité d'amoureux. Inconsolable de ne plus y retrouver celle que j'adorais, j'y effectuai des pèlerinages quotidiens à la fin de mes journées de travail, exprimant en pleurs ma peine que je traduisais par des poèmes écrits sur le plâtre des murs.

Je finissais ma semaine de travail le samedi à quatorze heures et me trouvais disponible jusqu'au lundi matin à six heures. Grâce à ma carte de circulation ferroviaire, je pouvais rejoindre ma Solange. Ma mère me remettait une valise de victuailles propres à nourrir une chambrée pour huit jours. Les tickets de ravitaillement étaient toujours en vigueur. Je rejoignais Paris le samedi soir et j'étais hébergé chez oncle Augustin et tante Mathilde, les parents d'Edouard. Tous les dimanches matin, à dix heures, j'étais à Dreux. Le vieux chauffeur de taxi qui m'emmenait au préventorium et nous ramenait en ville devint le témoin hebdomadaire de notre idylle. Nous nous quittions les larmes aux yeux devant la maison de repos. Je rentrais à Bauvin vers dix heures du soir.

Le 6 juin, vendredi de la Pentecôte, je reçus mon ordre d'incorporation prévu pour le jour même, au cinquième régiment du Génie basé au camp de Satory à Versailles. Branle-bas de combat. La valise fut vite faite. Je partis le samedi, écrivant à Solange pour l'informer et la consoler en soulignant la proximité de nos lieux de séjour.

J'arrivai dans un camp presque désert, du fait du long week-end férié. Un brave sous-officier s'étonna de voir un bleu se pointer un tel jour. Il m'attribua un matricule provisoire et une chambre et ce fut en civil, avec interdiction de sortie, que je passai mes deux premières journées militaires. Je réalisai mon ignorance de l'armée. Ce n'était pas à Versailles que j'aurais dû descendre du train ce samedi soir, mais à Dreux, sur la même ligne de chemin de fer. Quoi qu'il en fût, le mardi j'eus affaire au sergent recruteur qui m'affecta un nouveau matricule, des numéros de compagnie de chambre, éléments nécessaires pour obtenir fusil et paquetage. Je fis connaissance des gars du Nord qui m'apprirent que nous allions être soumis à six semaines de « classes » dont quatre avec interdiction de sorties et deux avec sorties autorisées en ville. Je n'allais plus revoir Solange durant toute cette période. Nos lettres quotidiennes exprimaient une nostalgie plus poignante. Je ne profitais même pas de la liberté accordée les derniers quinze jours de classes, décevant mes copains de chambrée. L'adjudant nous informa que la Compagnie était requise pour le défilé du quatorze Juillet aux Champs Elysées. Cette nouvelle s'accompagnait de la perspective des permissions prochaines. J'allais revoir ma fiancée ! La veille, toute la troupe fut consignée en vue d'une inspection de présentation, bottines cirées, guêtres blanchies, chemise et cravate repassées, fusil nettoyé, cheveux bien coupés. Le lundi matin, nous embarquâmes dans les camions au lever du jour. A Paris, dans une rue adjacente aux Champs, nous attendîmes sous une chaleur torride trois bonnes heures avant d'entrer dans le cortège, arme sur l'épaule, pour descendre, d'un pas cadencé au son de la musique du

régiment, la plus belle avenue du monde. C'est sur l'ordre « tête gauche » que nous passâmes devant la tribune officielle, où se trouvaient principalement le Président de la République Vincent Auriol, le chef de gouvernement Ramadier et les Généraux De Lattre de Tassigny et Leclerc. Je ne me doutais pas à cet instant que quelques mois plus tard, j'allais côtoyer ces grands chefs militaires dans des circonstances exceptionnelles.

Rentrés à la caserne, nous reçûmes les félicitations du Commandant de Compagnie, qui nous gratifia d'un premier quartier libre en ville jusqu'au lendemain soir. Je fis ma première sortie et à minuit, avec trois copains, j'assistai au feu d'artifice du château. Abordés par un groupe de quatre filles, après une conversation à bâtons rompus, je refusai les avances de la plus mignonne qui avait jeté son dévolu sur moi. Je dus passer pour un parfait goujat. Je n'avais qu'une pensée en tête : revoir ma fiancée cinq jours plus tard. Le jour suivant, le trio voulut m'entraîner en ville. Préférant me consacrer à ma correspondance, je refusai. Vers quinze heures, un planton vint m'avertir qu'une jeune fille me demandait à l'entrée de la caserne. Je m'y rendis contrarié, persuadé que les copains avaient donné mon nom à celle qui s'intéressait à moi la veille. Ce ne fut pas une surprise mais un choc : Solange en personne m'attendait, entourée d'un groupe de soldats intéressés par cette belle «nana». Ils commentèrent ma chance par des sifflets lorsque je l'embrassai et l'enlevai sur le champ. Elle m'informa que le 12 juillet, les dirigeants du préventorium avaient invité les curistes à rejoindre leur domicile pour cause de fermeture, sans autre explication. Elle s'était rendue chez tante Mathilde afin de venir me voir à Satory. Nous passâmes un après-midi merveilleux dans un bois des environs, retrouvant une fougue amoureuse trop longtemps contenue. Nous nous séparâmes à la gare, heureux à la pensée de nous revoir chaque week-end, lors des permissions de trente-six heures.

Les classes terminées, je dus rejoindre d'office les cours du peloton de sous-officiers. Il serait dit que je n'échapperais pas à toutes les galères de l'armée, car ce n'était pas fini pour autant. L'adjudant de compagnie présenta une liste de noms de soldats aptes à subir les épreuves du concours d'Elèves Officiers. J'y figurais mais ne posai pas ma candidature. Quelques jours plus tard, je fus convoqué au secrétariat du Colonel pour justifier ce manquement. Je ne pouvais qu'invoquer une omission, pardonnée par une inscription immédiate.

Lors de mes permissions, je rentrais régulièrement avec les copains ch'timis, vidant force bouteilles de vin dans le train. Un dimanche, complètement ivre, je rejoignis le camp dans des conditions mystérieuses. Le réveil fut catastrophique. Je réalisais n'avoir plus de portefeuille ni de papiers. J'adressai immédiatement un S.O.S. à ma sœur Marie-Madeleine. Je devais rejoindre le château de Vincennes par camion militaire pour y subir les épreuves écrites du concours d'EOR. Les copains de chambrée me fournirent alors des cachets pour atténuer le mal de tête qui m'assommait. J'arrivai grâce à eux dans un état correct dans la salle d'examens. Les seuls critères exigés pour l'identité des candidats étaient l'indication des nom et prénom, les affectations militaires, régiment et matricule en tête des copies. Dictée, grammaire, dissertation sur la fraternité entre les peuples que j'associai à l'exemplarité du « Jamborée » (réunion internationale entre les scouts), problèmes d'arithmétique résolus par l'algèbre (ces fameux problèmes de robinets et d'évaluation de distances entre différents points selon des modes de transports différents), géométrie orientée sur l'application du théorème de Pythagore et thème d'Anglais constituaient les épreuves écrites.

Je fus reçu et convoqué à l'oral qui consistait à répondre à une seule question tirée au sort sur les disciplines de Français, Mathématiques, Histoire, Géographie. La bonne présentation orale et

l'argumentation servaient de critères pour la sélection. J'eus la chance d'obtenir le sujet «Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen». Je me remémorai alors la page de mon manuel de collège et me lançai dans une philosophie propre à souligner les bienfaits de la Révolution. Je fus reçu.

J'allais de nouveau être contraint à un stage de formation, en attendant ma promotion. Le sport et les exercices de tir au fusil, au pistolet et à la mitrailleuse en constituaient les éléments essentiels. Ces nouvelles obligations ne m'empêchaient pas de profiter de mes permissions hebdomadaires, avec un nouveau Ch'timi de Santes, Jean, qui fut mon compagnon de route jusqu'à la «quille».

Le 11 octobre, le colonel décréta la suspension des permissions de vingt-quatre et trente-six heures. Compte tenu de mes bonnes relations avec le secrétaire de Compagnie, j'en acquis une fausse et parvins quand même à rejoindre mon «Nord» accompagné de mon ami Jean. Le dimanche, de retour dans la camionnette vers la gare de Lille, nous fûmes arrêtés par la gendarmerie. Je blanchis. Heureusement, les représentants de la maréchaussée se trouvaient être ceux qui venaient se ravitailler à bon compte à la maison. Je ne fus donc pas inquiet. Nous rentrâmes au camp vers minuit. Le lendemain lundi, la grève des transports était déclenchée. Nous l'avions échappé belle. Cette grève dura du 13 au 21 octobre, période durant laquelle nous fûmes consignés dans nos chambres,

Le 15 novembre, nouvelle grève, cette fois dans les houillères du Nord, où mineurs et forces de l'ordre s'affrontèrent. Le 19, Ramadier, démissionnaire, fut remplacé par Schuman. Quelques jours plus tard, un événement considérable frappa la France. En mission dans la région de Colomb-Béchar, le Général Leclerc se tuait dans un accident d'avion. Ses cendres furent ramenées à Paris. La section EOR du Sème génie fut alors désignée pour fournir la garde d'honneur aux funérailles. J'en fis partie. Il faisait très froid, je m'en souviens. Dans la cour des Invalides, nous étions douze de chaque côté du catafalque sur lequel reposait le cercueil drapé de tricolore. Frigorifiés, présentant les armes en permanence durant la totalité du défilé évoluant au son de la musique des Gardes Républicains, stationnés sur le côté de la grille d'entrée, nous éprouvions beaucoup de peine à maintenir notre fusil dans la position droite. J'avais quand même conscience de vivre un moment historique en honorant ce grand homme qui libéra Paris et Strasbourg. Il fut d'ailleurs nommé Maréchal à titre posthume le 14 juillet 1952 rejoignant ainsi le Général De Lattre de Tassigny promu dans les mêmes conditions le mois de janvier de la même année lors de son décès.

En dépit des événements, je rentrais chaque week-end à Bauvin et ma correspondance avec Solange ne s'arrêtait pas pour autant. Mon séjour à l'école de Saint-Maixent ne freina pas cette embellie car ma carte de circulation gratuite me permettait l'envol hebdomadaire. Jean et moi dormions dans le couloir du train, à même le sol, dans la nuit du dimanche au lundi, contrainte qui, en ce qui me concernait, était supportable. Je considérais comme « galère » les classes, le peloton de sous-officiers, les stages de préparation des EOR. En fait, je m'aperçus vite de l'exagération du mot comparativement à ce que j'allais subir.



*Ch'timi, aspirant en 1948*

Après l'envoi des couleurs - drapeau fixé en haut du mât - à sept heures et un petit-déjeuner servi au mess, nous intégrions la salle de classe pour les cours. A dix heures nous étions astreints au maniement d'armes et de parades militaires jusqu'à douze heures trente. Dès quatorze heures, de nouveaux cours nous étaient dispensés et à seize heures nous rejoignons la salle de tir. Lamentable sur les cibles lointaines en raison de ma myopie naissante, je me rattrapais avec le pistolet automatique et la mitrailleuse. Nous étions six cents rescapés du concours des EOR, toutes armes confondues, infanterie, génie et train. Après le tir, nous passions aux épreuves de sport, athlétisme, saut d'obstacles. La journée se terminait par le baptême du feu, tirs à balles réelles qu'il fallait éviter en traversant le poulailler ainsi appelé à cause de son passage protégé par un plafond grillagé, et en avançant à quatre pattes dans les tranchées dont la crête était soumise aux crachements des mitrailleuses, Nous devions également parcourir un champ garni de mines à poudre noire que d'aucuns faisaient exploser dans leur course. J'eus la chance de passer au travers. Était-ce perversité ? Des tirs de mortier augmentaient notre anxiété, nous obligeant à nous plaquer au sol dès que nous entendions le départ des obus, d'où la nécessité de quitter au plus vite ce terrain maudit.

Nous dînions à vingt heures. Nous étions fourbus et malgré la fatigue, Il fallait réviser dans la chambre. Je n'en faisais pas une priorité. Au diable l'armée ! J'écrivais des lettres. Les lundi, mercredi et vendredi nous avions droit en plus aux exercices de nuit de longues marches, des recherches de points stratégiques sur examen de cartes militaires, au franchissement d'obstacles avec contrôle de bruits. Nous n'avions droit qu'à trois heures de sommeil pour répondre aux impératifs du lendemain.

Lors d'un concours sur le parcours du combattant, je me classai septième sur les six cents, favorisé par ma pratique du sport et la faiblesse de mon poulx, J'allais regretter amèrement mon exploit. Après ce concours, nous fîmes l'apprentissage du parcours du risque. Le saut de Tarzan. Il fallait franchir deux fois par jour une fosse de six mètres de long sur trois de large à l'aide d'une corde, Le passage de la cave consistait à sauter dans un trou profond de quatre mètres, Le sol était en scories, ce qui nécessitait un atterrissage en souplesse. Le réseau ribard se présentait en colimaçon d'un mètre de hauteur en fil de fer barbelé, qu'il fallait traverser à quatre pattes. Il donnait sur un terrain pourvu de pieux de différentes tailles sur lesquels nous marchions pour accéder au tunnel. Celui-ci

constitué de deux tuyaux en béton d'un mètre de diamètre placés en équerre dans un monticule de terre nous donnait l'impression de sortir d'un cratère lorsque nous l'empruntions individuellement dans sa partie horizontale. Dans sa partie verticale, haute de trois mètres, nous pouvions être deux, ce qui permettait la courte échelle pour sortir. Le dernier évidemment devait grimper en s'appuyant dos et pieds sur les parois. Le plus difficile, la bête noire pour la plupart, était le double portique. Le premier étage à huit mètres de hauteur constitué d'une planche de trois mètres mais large de cinquante centimètres nous permettait de parvenir au pied d'une passerelle située deux mètres plus haut, il fallait effectuer une traction des bras et un rétablissement pour y parvenir. Le premier étage était accessible par une échelle qu'il fallait gravir à la force de nos poignets. La descente demandait l'opération inverse. Le sol était protégé par de la paille. L'obligation de se mettre debout à huit mètres et à dix mètres de hauteur affolait les sujets au vertige. Certains se mettaient à califourchon sur la planche du premier étage et se trouvaient incapables de descendre, paralysés par le trac. Il fallait alors les secourir. Jean, dans cette situation, sur injonction de l'Adjudant tentait de se relever mais basculait dans le vide. Grâce au tas de paille, il s'en tirait avec une entorse au poignet et une engueulade carabinée,

Avec neuf autres copains, je fus bientôt dispensé de certaines formalités. Nous apprîmes en février que le Haut Commandement allait nous rendre visite. Outre les exercices traditionnels, une démonstration sur le parcours du risque était à l'honneur, les dix premiers du parcours du combattant faisant la sélection. Pour cette démonstration, les six meilleurs étaient titularisés, les quatre autres considérés comme remplaçants. Je participai néanmoins à l'entraînement, mais sur le parcours complet de trois kilomètres. Las, l'un des titulaires tomba au saut de Tarzan, Conséquence, j'entrai dans la sélection.

Le jour venu, le froid était intense, Les gars se donnaient à fond et je fus dans l'obligation de suivre le rythme. Les personnalités, par des raccourcis, arrivaient devant les obstacles pour apprécier les difficultés, en évitant toutefois la proximité du portique, et pour cause. Pour les champions que nous étions censés être, la paille avait été retirée. Au pied de la descente, nous étions contraints de nous plaquer au sol pour éviter un tir à balles réelles réglé un mètre au-dessus de nos têtes. Nous attendions la fin du tir et le coup de sifflet pour repartir de plus belle. J'en perdis mon casque. Nous étions en effet équipés en totalité, fusil et sac à dos, ce qui n'était pas une sinécure pour effectuer le trajet. Il me fallait rattraper le temps de récupération du casque pour rejoindre les autres et j'arrivai complètement épuisé à l'entrée du tunnel. J'étais le dernier. Les autres avaient réussi à sortir en faisant la courte échelle. Mort de fatigue, je m'appuyai sur les parois pour monter. Je tombai trois fois. Enfin j'accrochai des bras secourables et je roulai en boule aux pieds du Général de Lattre de Tassigny et du Ministre des Armées Teitgen, duquel je recevais cette réflexion : « Mon pauvre gars ! ». Rien n'était plus vrai. A la suite de cette visite, nous pouvions être admis d'office à l'école de Coëtquidan, transfert de Saint-Cyr en 1946. Un seul candidat se présenta, car il y avait, derrière cette formation, l'Indochine en perspective.

Contrastant avec Saint-Maixent, notre séjour à Angers nous apporta beaucoup de joies. En dehors des cours, nous avions des exercices libres à effectuer par groupes. La mise au point de la destruction des ponts notamment. Nous disposions de bicyclettes et profitions de notre liberté pour découvrir la région et goûter aux spécialités, l'omelette au muscadet figurant souvent au menu. A la fin du stage, nous avions à choisir notre régiment d'affectation. Sachant que le cinquième Génie nous conduirait

vers les périodes militaires obligatoires, Jean et moi demandâmes un changement de régiment. Le quatrième Génie des montagnes nous était attribué.

Avec Jean, je rejoignis Grenoble le jeudi 29 mai 1948, pour être immédiatement dirigé en camionnette sur Château-Queyras, à vingt kilomètres du col de l'Izoard. J'étais gratifié d'un logement en ville et d'une jeep avec chauffeur. Les raisons qui nous avaient conduits dans cette région visaient à réparer les dégâts causés par d'importantes inondations. Notre première tâche consistait à dégager les routes pour le passage du Tour de France, en faisant sauter les blocs de pierre à la dynamite, les Ponts et Chaussées prenant la suite. Je m'étais constitué une ordonnance particulière en réquisitionnant quelques éléments qui se faisaient porter malades. Je les chargeais d'entretenir l'appartement et mon linge et de me ravitailler en eau. J'avais un lit d'une hauteur démesurée avec deux matelas. J'invitai Jean, caserné au Château, à venir habiter chez moi. Je le quittai quelques jours plus tard pour me rendre à Mont Dauphin, près de Guillestre, sur la route de Gap. Avec ma section, j'étais chargé de construire un pont Belley, passage sur bateaux plats, sous une pluie épouvantable.



*Le Pont Belley, construit à Montdauphin*

Malgré l'éloignement, le courrier de Solange me parvenait régulièrement. Le 20 juin, je rentrais sur Château Queyras. Le grand moment était arrivé. Le 22, j'étais en permission libérable.

De retour dans la vie civile, j'avais tout le temps nécessaire pour retrouver mon emploi à la S.N.C.F car mes obligations militaires se terminaient le dimanche 6 juillet. J'étais fou de joie sur les perspectives qui s'ouvraient alors, mon affectation professionnelle étant déjà prévue sur Meurchin, village voisin de Bauvin, et la préparation de mon mariage.

Je repris le travail, non pas dans une gare, mais une station dont la dénomination entraînait un service quotidien de onze heures. Nous étions deux agents en plus du chef proche de la cinquantaine et dépassant le quintal, qui éprouvait bien des difficultés à se déplacer à cause de sa sciatique. Outre quatre trains d'ouvrières des Filatures de Roubaix Tourcoing, nous assurons le service de deux trains voyageurs, deux trains de messagerie-voyageurs et d'un train de marchandises. Notre attention était requise notamment pour le gardiennage du passage à niveau.

Les dates de notre mariage étant fixées le quatre septembre pour la mairie et le six pour l'église, il nous fallait prendre toutes les dispositions. Mes parents avaient acheté une maison de plain-pied à réfectionner. Elle comprenait quatre pièces et une annexe assez grande où se trouvaient cave et W-C. Mon cousin Isidore faisait preuve de talent pour remettre en état une cuisine, une chambre et l'annexe afin de nous permettre d'y emménager, les travaux dans les autres pièces étant prévus

ultérieurement. Nous équipions la cuisine d'une cuisinière alimentée au charbon, d'un meuble fixe construit avec des planches récupérées et destiné à recevoir son intérieur de vaisselle, à servir de support au grand poste de radio que j'avais offert à Solange. Nous installâmes la petite armoire de l'ancienne T.S.F. de mes parents afin d'y entreposer le linge. Sur le dessus, nous laissions en permanence un bassin et un broc. Il fallait tirer l'eau d'un robinet situé dans l'annexe. La table en bois et les chaises en paille étaient prévues dans les cadeaux de mariage. La chambre devait recevoir un lit à barreaux métalliques de l'autre siècle. Selon les traditions, tous les éléments de la literie devaient être la dot du père et de la mère de la fille. Une garde-robe de deux mètres de hauteur sur un mètre de large dont la porte comportait une grande place biseautée venait compléter l'ensemble. Cette garde-robe était à l'origine d'une histoire cocasse. Présentée comme une affaire par tante Mathilde, je l'avais achetée quatre-vingt francs à Paris, le salaire moyen d'un ouvrier de l'époque étant de cent francs mensuels. Elle était propriété d'un individu que l'on avait retrouvé pendu, ces circonstances devant, paraît-il, me porter bonheur. Il fallait la transporter de Paris à Vendin-le-Vieil en premier lieu. Nous prîmes la décision d'expédier le corps du meuble par la messagerie, gardant la porte pourtant bien lourde, à charge de l'amener personnellement à sa destination. Edouard et moi entreprîmes la périlleuse opération. L'un devant, l'autre derrière, nous portâmes la dite porte horizontalement jusqu'à la gare du Nord où, dans le train express Paris-Lille, nous l'installâmes dans le couloir d'une voiture bondée de voyageurs, que nous empêchions avec notre obstacle de se rendre aux toilettes. Il fallait changer de train à Arras pour nous rendre à Lens. Les gens souriaient à nous voir déambuler sur le quai dans cette situation unique. A Lens, c'était la franche rigolade des passants sur l'image que nous présentions en occupant toute la largeur du trottoir. Le trajet pour atteindre la gare des Mines où nous devions emprunter un train de voyageur pour Vendin-le-Vieil était long de deux kilomètres. Nous devînmes un pôle d'attraction, ce dont nous n'avions cure. La porte arrivait enfin à bon port, après un voyage de quatre bonnes heures.

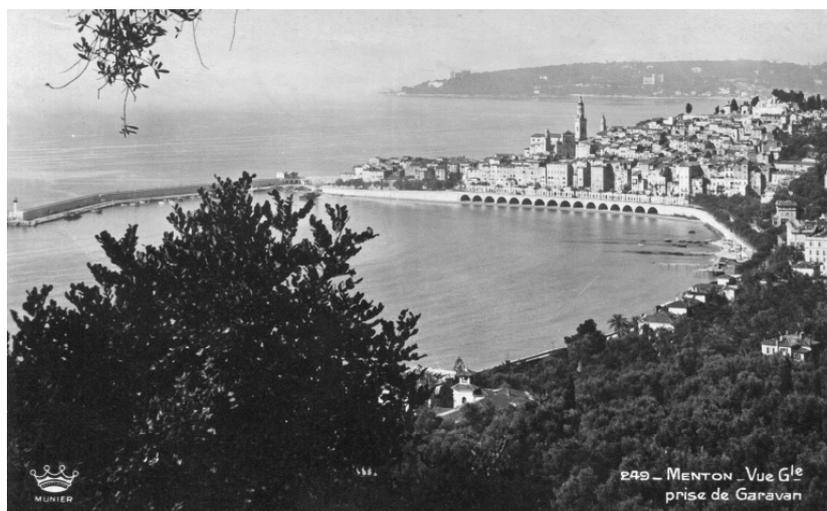
Pour Solange et moi, le grand jour était arrivé. Edouard et moi avions fait la promesse d'être témoins de nos mariages et parrains de notre premier enfant. Le samedi 4 septembre, à dix-sept heures, nous nous réunissions à la Mairie pour émarger sur les registres de l'état-civil, après le oui consenti avec bonheur, notre appartenance réciproque. Seuls les parents et témoins assistaient à cet événement.

Les mœurs de l'époque et l'honorabilité des familles exigeaient le passage à l'église pour la véritable naissance du couple. Conséquence éloquente et combien risible aujourd'hui, je passai ma nuit de noce dans mon lit de célibataire, ayant pour compagnon mon témoin, mon cousin Edouard. Pire, le lendemain, afin d'être à pied d'œuvre le lundi 6 septembre pour la cérémonie nuptiale à l'église, je partageai le lit de mon beau-père. Solange dut se contenter de la compagnie de sa mère dans la chambre voisine. C'était quand même mieux qu'Henri IV et Catherine de Médicis, qui s'étaient mariés par procuration.



*Le 6 Septembre 1948, le Mariage de Solange et Léandre à l'église*

Après la cérémonie religieuse, vers douze heures, nous nous rendîmes à pied en cortège à la salle paroissiale pour la réception des félicitations organisée conformément à la traditionnelle fête des vins d'honneur. Une centaine d'invités nous y accompagna. Le repas du soir se termina vers cinq heures du matin. Notre nuit de noces fut courte car nous avons décidé de nous rendre sur la Côte d'Azur, à Menton. Nous n'avions que huit jours, période de congés limitée accordée par la S.N.C.F. Elle était fonction des journées de travail accomplies depuis ma réintégration. Le trajet aller-retour durait vingt-huit heures. Il n'y avait pas de couchettes. Je souffrais énormément d'un anthrax au bras, dont je porte encore aujourd'hui la marque. Le paradis promis pour notre voyage de noces s'avérait bien terne. Solange était astreinte à préparer des compresses chaudes pour l'apaisement de ma douleur. Ses soins devaient durer pendant tout le séjour. Nous rentrâmes complètement épuisés. Dès le lundi, il me fallait reprendre le travail. Nous commençons notre vie de couple dans cette petite maison qui devenait notre nid d'amoureux, persuadés qu'un heureux événement allait bientôt concrétiser notre amour.



*Menton, en 1948*

## **CHAPITRE IV**

### **Père d'famil chéto sin destin**

*Père de famille, c'était son destin.*

Déjà en me soignant lors de notre voyage de noces, Solange m'avait apporté une sollicitude extrêmement précieuse pour la première étape de notre vie commune. Nous avions la chance au retour de trouver un logement indépendant. A l'époque, la guerre ayant entraîné la destruction de nombreuses habitations, avait conduit les jeunes gens à vivre chez leurs parents. Telle une fée du logis, Solange allait faire avec les faibles moyens dont elle disposait une maison agréable, grâce à ses talents de couturière et de ménagère accomplie. Ma mère disait d'elle « Chez ma belle-fille, on ne verra pas une puce courir ». Elle s'avérait méthodique y-compris dans la gestion financière. Mon salaire était maigre et j'étais rémunéré en espèces que je lui remettais en fin de mois. Sa gestion se présentait sous forme d'enveloppes qu'elle titrait par éléments de dépense : pain, viande, lait, etc. De l'enveloppe divers, elle tirait les frais médicaux. Elle conserva cette méthode jusqu'en 1960, année de forte progression professionnelle et financière qui entraîna l'utilisation d'un compte-chèques. Quelle que soit l'heure, mes journées de travail étaient longues, Solange m'attendait le soir, ayant préparé un dîner d'amoureux.

A la fin du mois de janvier 1949, nous allions connaître le grand bonheur que nous attendions. La naissance était prévue pour le début de l'automne. Solange prouvait son savoir-faire en préparant elle-même le trousseau du bébé. Au fil des années, elle travailla pour son habillement personnel et celui de ses enfants. En ce qui nie concernait, elle prit les initiatives inhérentes à la confection de ma garde-robe, achats de costumes, chaussures, lingerie, etc. m'évitant la corvée des magasins. Je fus contraint de m'y rendre une vingtaine d'années plus tard, ma morphologie s'étant quelque peu modifiée... Cette obligation ne changea en rien mes conceptions, laissant à Solange le libre choix des articles me concernant.

Prévue pour fin septembre début octobre, la naissance allait se produire le 21 août dans une maternité de La Bassée. Celle-ci était sans confort, dirigée par une sage-femme acariâtre entourée de jeunes incompetentes. Il n'y avait pas de médecin. Après douze heures de douleurs accompagnées de cris et d'injures d'une mégère, Solange accoucha difficilement d'une petite fille de cinq livres. Elle fut Marie-Pierre.



*Septembre 1949, Marie-Pierre, avec ses grands-parents et Dany*

Notre petite était menue et n'avait pas la force de téter. Il s'avérait nécessaire de prélever le lait maternel au moyen d'un tire-lait. Très vite, il fallut se rendre à l'évidence de l'inaptitude des

jeunes filles chargées des soins. Elles procédaient à la toilette du bébé à l'eau froide, fenêtre ouverte, malgré le temps peu clément. Solange dut les reprendre, se rendant compte qu'elles faisaient bouillir son lait.

Nous étions très jeunes à l'époque et ne pouvions mesurer les conséquences tragiques qui allaient suivre. Le baptême fut donné sur place avec pour marraine Josiane, la sœur de Solange, et pour parrain Edouard. Mon beau-père ayant mesuré la faiblesse de Marie-Pierre, prit la décision de nous héberger lors de la sortie de la maternité. Le 2 septembre, ce fut le drame. La petite devint fiévreuse et ne s'alimenta plus. Le docteur appelé lui fit une piqûre de camphre afin de soulager le cœur qui, d'après lui, faiblissait. Affolé, j'allai prévenir mes parents qui vinrent immédiatement accompagnés de leur médecin. Nous laissant à l'écart de ses constatations, il ne leur laissa aucune illusion, prédisant une issue fatale très proche. Malgré son jeune âge, notre enfant hurlait de douleur et je compris alors que c'était l'agonie. Mon père ne résista pas. Se bouchant les oreilles, il s'éclipça bientôt. Une longue nuit allait commencer et ma belle-mère emmena Solange à l'étage. Vers vingt-trois heures trente, nous entendîmes un cri. Pour mon beau-père, c'était la première fois. Superstitieux, il m'informa que le grillon annonçait une mort dans la demi-heure. Ce fut hélas la réalité. Les cris se transformèrent en gémissements pour s'éteindre à minuit précise. Notre bébé tant désiré était sans vie. Comble d'injustice, l'enterrement eut lieu le 5 septembre, premier anniversaire de notre mariage.

L'inhumation fut faite en pleine terre dans le cimetière de Vendin-le-Vieil. Mon beau-père demanda au fossoyeur de protéger le cercueil à l'aide de tôles en prévision d'une exhumation future. La camionnette de mon père fut utilisée pour le transfert. Je n'oublierai jamais ces moments tragiques. A Bauvin, je transportai moi-même le cercueil sur une brouette. C'était en larmes que j'effectuai les huit cents mètres qui séparaient le parvis de la tombe, image impérissable et combien douloureuse, encore insoutenable aujourd'hui.

Après le décès, nous nous réinstallâmes dans notre petite maison de Bauvin. Solange se remettait difficilement de la disparition de Marie-Pierre. Elle déplaçait et rangeait sans cesse la layette de la petite, se réfugiant le soir en pleurs dans mes bras. Pour se changer les idées, elle s'activait chez ma mère qui la réconfortait en l'assurant qu'elle serait à nouveau maman. L'attente s'avérait longue. En avril 1950, ma sœur Marie-Madeleine annonça qu'elle attendait un enfant. Un mois plus tard, l'espérance de Solange se concrétisait. D'après le docteur, c'était une chance exceptionnelle car les premières couches avaient eu des conséquences devant entraîner la stérilité. Cette information la rendait inquiète pour l'avenir. Le 6 décembre, Marie-Madeleine mit au monde un garçon qu'elle prénomma Philippe. Il était en bonne santé. Quatre semaines plus tard, le mercredi 3 janvier 1951, notre bébé s'annonçait. Cette fois, plus de maternité, Notre bébé naîtrait au domicile.

Ce fut un beau et gros garçon qui vit le jour à vingt heures trente. Notre enfant était magnifique d'état et nous pouvions réintégrer notre résidence bauvinoise, qui avait entre temps été équipée de nouveaux meubles. Douée pour le tricot, se transformant en une nurse experte, Solange se découvrit une passion dévorante pour son bébé. Ma mère disait de Jean-Pierre « On dirait qu'il sort toujours d'une boîte ».

Notre séjour à Bauvin fut bientôt remis en cause. Ma belle-mère souffrant de sa solitude quotidienne due à l'absence professionnelle de mon beau-père, était sujette à des crises nerveuses. Ce dernier nous sollicita pour revenir à Vendin, à charge pour lui de nous trouver un logement proche du sien,

opération bien difficile en ces temps de pénurie. Il nous trouva un deux-pièces dans une grande maison. Pour accéder à l'escalier nous y conduisant, il fallait traverser une salle à manger occupée le soir par le frère de la propriétaire, un vieux célibataire, fermier de son état, qui semblait avoir perdu l'usage de la parole. Il n'y avait pas de chauffage et nous devions nous contenter de notre cuisinière. Les murs de la cuisine suintaient. Il fallut les tapisser sur un enduit de paraffine destiné à rejeter l'humidité vers l'extérieur.

En novembre 1952, Solange était alors de nouveau enceinte, nous allions subir un froid intense. Il fallait prendre de multiples précautions pour protéger le petit lors du transfert de la cuisine à la chambre. Faute de chauffage, la traversée de la salle à manger, la montée de l'escalier, le cheminement le long du couloir étaient délicats, Malheureusement, nos précautions furent vaines. L'enfant fut pris de quintes de toux et de fièvre et nous dûmes installer notre lit dans la cuisine. Le médecin diagnostiqua une broncho-pneumonie doublée d'une bronchite aiguë. Périodiquement renouvelés, des cataplasmes de farine de moutarde furent appliqués pour enrayer les fluxions. Malgré ces soins, la température augmentait pour atteindre quarante et un degrés. Jean-Pierre râlait. Dans les bras l'un de l'autre, Solange et moi pleurions, revivant le cauchemar de la dernière nuit de Marie-Pierre. Nous apprîmes plus tard que le docteur avait informé mon beau-père de ses réserves sur la vie de notre enfant. Vers vingt et une heures, mon beau-père sortit pour revenir quarante minutes plus tard avec la peau d'un lapin qu'il avait fait tuer par la fermière. En désespoir de cause, il l'appliqua toute chaude autour du thorax de notre malade. Il agissait en disciple du célèbre biologiste Raspail, à l'origine de la théorie cellulaire. La méthode utilisée devait faire réagir les veines réciproques, celles de la peau du lapin agissant par pompage. Six heures se passèrent avant son retrait. Jean-Pierre ouvrit les yeux en prononçant ce mot fétiche : « Maman ». La température était redevenue normale. Le lendemain matin, le médecin qui pensait trouver Jean-Pierre agonisant exprima sa surprise de voir le petit jouer sur son lit. Il renouvela plusieurs fois l'auscultation pour constater la disparition des symptômes de la maladie. A tort peut-être, nous ne l'informâmes pas de la pratique utilisée, pensant qu'il y aurait matière au scepticisme. Pourtant, le résultat était là.

Mon beau-père, frappé par les événements qui venaient de se produire se mit en quête d'un nouveau logement. Par relations, il nous trouva une vraie maison comprenant une grande cuisine et deux pièces au rez-de-chaussée avec possibilité de chauffage. En plus de l'étage que nous n'avions pas l'intention d'occuper, il y avait une cave, une buanderie, une cour et un jardin. Les meilleures conditions étaient réunies pour accueillir notre petite fille.

Alertée le mercredi 4 février 1953, vers vingt et une heures, la sage-femme nous demanda de mettre tout en œuvre pour disposer en permanence d'eau bouillie et chaude durant la nuit. Annick vit le jour à quatre heures trente. Toujours aussi bonne nourrice, Solange l'allaita. Quinze jours plus tard, l'enfant n'avait pas pris un gramme. L'analyse du lait fit apparaître un manque de calcium, sans doute causé par l'allaitement prolongé de Jean-Pierre. Le docteur préconisa le sevrage et l'alimentation par lait Mont-Blanc. Annick reprit du poids. Les bouillies prirent le relais.

En âge de marcher, Annick tenait difficilement debout, tombant sans arrêt. Ma mère, que cette anomalie inquiéta, demanda l'avis de son médecin qui conseilla des examens à l'hôpital de Lille. Solange s'y rendit donc avec mon père et notre petite fille. Ils revinrent bredouilles, les radios ayant été égarées. Il fallait y retourner. La réaction de ma mère fut immédiate. Avec l'accord de Solange, elle prit rendez-vous avec le professeur Marc'Adour. Le verdict de ce dernier tomba vite :

alimentation défectueuse. Il prescrivit la suppression du lait qui manquait de calcium par l'alimentation au lait de vache, les légumes et les produits repris sur une liste qu'il rédigea lui-même. Il ajouta dix séances de rayons X et l'obligation de sortir l'enfant un minimum de deux heures par jour. Les séances ayant lieu à Lens, Solange cumula les conditions en se rendant à pied chez le radiologue. Elle effectuait quotidiennement les quatorze kilomètres faisant du même coup le bonheur de sa fillette, heureuse de longues promenades en poussette. L'amélioration de son état fut rapide.

Depuis notre mariage, nous n'avions connu que des malheurs. Notre amour s'en était trouvé renforcé. Nous souhaitions quelques moments de répit. Ils vinrent bientôt car ma sœur et mes parents nous avaient donné leur accord pour la location d'un appartement à Golfe-Juan sur la Côte d'Azur. Ma belle-mère acceptait de prendre en charge Annick qui se remettait de ses ennuis de santé. Cette organisation eut ses conséquences, la mère de Solange ne voulant plus nous rendre la petite au retour. Entant donné la proximité de nos habitations, nous cédâmes, sachant que dans le cas contraire les crises nerveuses reprendraient. Mon beau-père s'en trouvait rassuré.

Je devins secrétaire de l'Inspecteur Divisionnaire à Lens en février 1956. Mes horaires devenaient plus propices à la vie de famille. Annick franchissait le cap de ses trois ans. L'anniversaire coïncidait avec une grande nouvelle puisqu'un troisième enfant viendrait compléter notre foyer. Solange avait décidé d'accoucher à la maternité de Lens, un établissement moderne et bien équipé. Après une première alerte, Solange s'y rendit le 10 octobre par le car, en fin de matinée. Ce fut un garçon qui vit le jour à treize heures trente. Didier. La nouvelle me parvint au bureau par information téléphonique de la maternité. L'enfant était bien portant, mais plus tard, sa santé devait s'altérer. A l'âge de six ans, tout bascula malheureusement. Au contact de son meilleur camarade dont le père avait d'importants problèmes pulmonaires et a priori contagieux, il fut contaminé par le bacille de Koch. Traité en conséquence, Didier se remit, mais ses ennuis n'étaient pas terminés pour autant. Cet incident malheureux se passait à Bauvin, mon village natal, où j'avais fait construire une maison en 1958. Hormis la maladie passagère de notre cadet, nous allions connaître une vie normale, les enfants faisant honneur à leur scolarité.



*Famille Ch'timi devant sa maison traditionnelle du Nord, 1961.*

Le fait le plus marquant de cette période-là fut la réunion au complet des deux familles, la mienne et celle de Solange, pour la communion de notre aîné en 1963. Ce fut une réussite complète. Aux chansons de Georgette Plana, interprétées par mon père, suivies du P'tit quinquin, repris en chœur, succédaient des comédies théâtrales interprétées par mon beau-frère Claude et moi-même, combats de boxe au ralenti, exercices en dérision de fakir, démonstration étonnante de force supposée par l'effet de torsion de barre d'acier et de grands clous chauffés préalablement en leur milieu, déguisements, danses, farandoles, rondes, le tout dans un ambiance folklorique.

En décembre 1963, nous nous préparions à quitter notre village, lorsque mon beau-père décédait. En 1964, nous nous installâmes à Beauvais, en raison d'une promotion professionnelle. Didier fut de nouveau sous l'emprise de la maladie et manqua la classe fréquemment. Solange se désespérait et céda à tous les caprices de l'enfant. Son désarroi devint plus grand encore lorsque notre fils fut cloué au lit par une fièvre paratyphoïde. Nous avons heureusement un excellent médecin et ce fut la dernière grande tragédie médicale. Nos trois enfants ne connurent plus la maladie.

Nous allions habiter Beauvais sept années. Mes occupations étaient nombreuses. Outre mes responsabilités professionnelles, j'assurais les fonctions de Président du syndicat des copropriétaires, Président du syndicat SNCF Maîtrise et Cadres, Trésorier et représentant de l'Association des parents d'élèves, surveillant entre temps la progression scolaire de mes enfants. Cette période pendant laquelle décédait ma mère s'acheva en 1970, année qui me voyait accepter un poste au SERNAM, service SNCF d'Amiens, nouvellement créé. Le moment était bien choisi, car les enfants se trouvaient sur une bonne rampe de lancement scolaire. L'époque nous avait apporté de grandes joies dans nos loisirs, les mois d'Août étant programmées de grandes réunions familiales dans le Midi, basées sur une détente sans complexes de Ch'timis, avec bonne humeur et rires omniprésents.

Notre séjour à Amiens fut marqué par deux événements importants : en 1975, la naissance de ma petite-fille Anne-Sophie, suivie deux semaines plus tard du décès de mon père. Les enfants avaient alors pris avec réussite leur destin en main.

Je n'étais pas au terme de mes déménagements. En retraite, après le décès de ma belle-mère qui vivait à notre domicile, Solange et moi décidâmes de nous installer dans la Marne, à proximité de notre fille. Nous nous étions rendus acquéreurs d'un pavillon qui, à notre sens, se devait d'être notre résidence de vieillesse.

## CHAPITRE V

**Ch'minot, y a toudi u sin boulot din l'vinte**

*Cheminot, il a son métier dans le ventre.*

Ma carrière professionnelle conditionna une grande partie de mon existence. Abstraction faite de la période précédant mon départ à l'armée, ce fut à Meurchin qu'elle eut son origine. Je devais y rester quatre années, situation anormale pour l'ancien élève que j'étais, mes collègues de la même génération ayant depuis longtemps pris leur envol dans la hiérarchie. Les promotions entraînaient généralement une mutation. Elles étaient tributaires d'une liste d'aptitude avec classement, établie par le Chef d'Arrondissement sur proposition de L'Inspecteur Divisionnaire, fondée sur une notation du chef de gare ou de station. Le mien était un brave homme qui n'avait qu'une crainte mon départ avant sa retraite. A cause de son poids, qui dépassait le quintal et de ses douleurs rhumatismales, il était incapable d'assumer une fonction physique et j'étais obligé, à mes risques et périls, d'assurer souvent seul les manœuvres des trains. J'effectuais alors sans protection les décrochages et les accrochages des wagons en mouvement. Je pénétrais entre les tampons et en sortais hors de la visibilité du mécanicien qui prenait également un risque : celui de ne pouvoir agir en cas de chute entre les roues.



*Léandre à la S NCF*



*Gare de Meurchin ; source Geneanet – licence CC-BY-VC-SA2.0*

Je ne réagissais pas lors de la notation pour mon aptitude au grade supérieur. Issu d'un chef de station, le 16 sur 20 du départ ne pesait pas lourd comparativement aux 18 et aux 19 qui gratifiaient les agents de ma fonction dans les grandes gares. De plus, ce défaut d'avancement m'enlevait toute possibilité d'inscription aux concours et examens. L'Inspecteur Divisionnaire ne pouvait me juger lorsqu'il m'interrogeait pour confirmer mon certificat de capacité à l'observation des mesures de sécurité. Il se contentait de questions anodines. A la suite de son remplacement, en 1952, ce fut son adjoint qui vint m'interroger. Je dus alors répondre à un flot de questions sur les règlements, Surpris d'apprendre que j'étais en poste depuis quatre ans, ce monsieur m'informa que je n'étais pas à ma place et qu'il allait y remédier. Il tint parole et je figurai, à la fin de l'année, en tête de la liste d'aptitude.

Peu après la naissance de ma fille, j'étais promu à Pont-à-Vendin. Dès mon arrivée, au grand étonnement du chef de gare, je me révélai capable d'assurer tous les postes, de l'homme d'équipe au facteur chef, de l'aiguilleur au chef de manœuvres, du commis ou du receveur au chef de bureau. J'avais assumé toutes ces fonctions avant mon service militaire. Le temps de travail était de huit heures pas jour. J'avais toutes les raisons d'être heureux. Au milieu de l'année, je fus convoqué au bureau de l'Inspection où l'on me proposa de devenir secrétaire. J'étais abasourdi. Je ne pouvais évidemment refuser. J'avais la charge, en plus de celle de secrétaire, de pourvoir au remplacement du personnel des petites gares et des agents de maîtrise des gares moyennes.

Nous étions en pleine période d'électrification et l'Inspecteur-Adjoint devait faire face à la totalité des études. Il m'initia à ses travaux dans lesquels je m'investissais avec passion. Grâce à sa compétence, je fus à même de le suppléer. Malheureusement, il quitta l'inspection à son tour et fut remplacé par un Inspecteur-Comptable qui avait peu de notions sur le travail qui l'attendait. Celui-ci s'adapta assez rapidement, cependant. L'Inspecteur Divisionnaire agissait en grand seigneur, estimant qu'en tant que patron, toute décision lui appartenait. Invariablement, il indiquait sur le courrier à traiter : « Sauvage, étudier, rédiger, soumettre à ma signature ». Je me trouvais dans l'obligation, pour assumer la charge de travail, de commencer à sept heures le matin. Lui arrivait vers neuf heures. Il disparaissait pour ne revenir qu'à six heures et demie du soir, pour signer le courrier. Le résultat des études ou l'établissement des consignes de sécurité que j'avais réalisés ne semblaient pas l'intéresser. Il s'attachait surtout à relever les fautes de style de ma correspondance. Il m'appelait pour me les souligner d'un ton supérieur, amplifié lorsque sa femme était présente. Il lui arrivait même de me faire rectifier des textes réglementaires et codifiés qu'il estimait mal rédigés. La rectification était parfois contraire aux règles de sécurité. Cette pratique me conduisait à quitter le bureau vers neuf heures du soir. Son passage s'avérait bénéfique sur un point. Je prenais des leçons de français qui m'aidèrent pour la suite. Lorsqu'il partit, il fut remplacé par un homme qui allait me subjugué et devenir pour moi un patron exceptionnel. Monsieur B... était par sa compétence, sa sûreté de jugement, son autorité doublée d'une extrême gentillesse, l'antithèse de monsieur F... son prédécesseur.

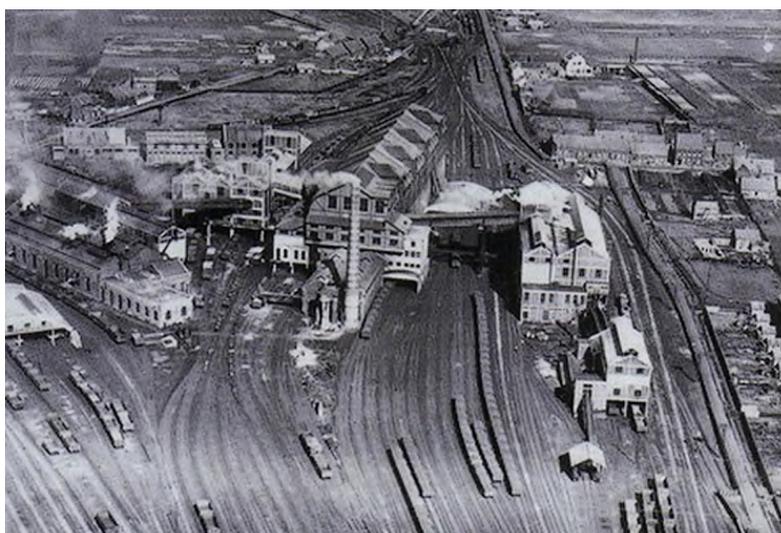
Lors de son entrée dans mon bureau, j'étais occupé à traduire les règles de sécurité en consignes de postes d'aiguillage, ces dispositions à prendre en cas de défaillance des appareils. A cet effet, je décortiquais les éléments répertoriés sur des schémas que j'avais fixés sur le mur, Il fit part de son étonnement, ce travail incombant normalement à l'Inspecteur Divisionnaire ou à son adjoint. On l'informa de ma compétence en la matière. L'attitude de mon nouveau patron me combla d'aise car il me fit gagner un temps précieux. Lorsqu'il examinait le courrier, il indiquait directement sur les lettres, en un coin disponible, l'essentiel de ses réponses, me laissant le soin de la mise en forme. Il précisait les mesures à prendre ou ses critiques sur les projets d'études en un temps record. Il me tutoyait, s'asseyait souvent sur le coin de mon bureau pour des échanges de vues.

N'ayant pas d'observations à formuler sur la rédaction des consignes que je rédigeais, il prit une décision surprenante, me manifestant une confiance extraordinaire, Il me donna trente minutes pour imiter sa signature. Il me précisa que je n'avais pas à l'attendre s'il n'était pas rentré à dix-huit heures et qu'il m'appartenait de signer le courrier en son nom. Je devenais alors le second adjoint. Par ailleurs, il informa tous les chefs d'établissements, même les plus importants, qu'il répondait de toutes mes décisions. Je connus alors la meilleure époque de ma jeune carrière.

Au début de l'année 1959, nous reçûmes un avis de concours pour l'accès au grade de Contrôleur Technique Inspection. Mon supérieur vint alors me trouver à mon bureau, brandissant l'information précisant qu'il escomptait ma demande comme la date approchait. A l'époque, j'approvisionnais mon beau-père en briques et en mortier pour la construction de la maison. Inutile de préciser que je n'avais pas le temps nécessaire pour préparer un concours qui nécessitait au minimum un an d'études. Je ne posai pas ma candidature. Le dernier jour de validité pour l'inscription, l'Inspecteur Divisionnaire m'appela à son bureau et me montra son agenda. Il avait noté. Il me mit au pied du mur : Je m'inscrivais ou il le faisait à ma place ! Je m'exécutai.

Nous étions plus d'une cinquantaine au concours qui n'accordait que cinq places après l'oral, Je fus reçu à l'écrit. Il fallait une moyenne de 12/20, La réussite m'accordait d'office l'examen de sous-chef de gare, ce qui me convenait, désireux de rester dans ma maison de Bauvin. Après l'oral, je fus classé cinquième, à ma grande déception et j'entrai de ce fait dans la fonction de contrôleur technique, assortie de stages de toutes natures, à l'échelle de dirigeant, prévus pour une durée de trois ans, avant le grand saut dans la carrière.

Ma nomination me faisait faire un grand pas. Mon salaire faisait un bond spectaculaire qui me mettait du baume au cœur. Mon premier stage me conduisit au triage de Somain, l'un des plus importants de France. Ce fut la plus dure expérience de ma carrière. Je devais donner les directives pour la formation des trains affectation des voies de réception, choix du débranchement pour regroupement et classement des destinations des wagons en fonction des départs, mesures à prendre en cas d'incident. Je ne fus pas gâté à mon arrivée car j'héritai de la plus mauvaise équipe, celle dont personne ne voulait, certains ayant un penchant avéré pour la boisson, Je devais faire face à des remises sur rails des wagons déraillés en tête de faisceau et à des rectifications de chargement suite à des chocs violents, J'étais en proie à une tension nerveuse constante et me remettais à fumer pour compenser, Mes premières séries de nuit étaient épouvantables. J'étais exténué, prenant conscience qu'il me fallait réagir. Je devins exigeant pour le travail, sanctionnant par des retenues de primes les fautes commises. Je passai la fin de mon stage avec une certaine tranquillité, le personnel ayant compris que mon inexpérience du début avait vécu.



*La gare de Somain est une gare ferroviaire mise en service en 1846 par la Compagnie du chemin de fer du Nord. Les installations de la gare sont complètement détruites lors d'un bombardement anglais le 11 Aout 1944. Une nouvelle gare de triage est, elle, opérationnelle depuis 1954, c'était avec sa trentaine de voies, l'une des plus importants au nord de la France.*

L'expérience de Somain m'avait considérablement armé pour faire face aux difficultés du métier. Je m'adaptai très facilement aux différentes fonctions qui m'étaient confiées. Mis à part le froid de l'hiver, surtout les nuits puisque j'étais pratiquement toujours à l'extérieur, mon passage à Lille allait me laisser un bon souvenir. Certes, mon séjour ne s'effectua pas sans les incidents classiques, tels les déraillements, mais il y eut une matinée particulière, celle du 24 décembre 1960. Il y avait fête ce jour-là avec l'arrivée de Catherine Langeais, la speakerine de la télévision, accompagnée de vedettes de la chanson. Lorsque le train entra en gare, nous étions abasourdis par la fanfare municipale qui opérait sous la verrière. Nos dirigeants avaient eu la malheureuse idée de faire installer le kiosque à proximité de la sortie. Les voyageurs s'agglutinaient autour de l'estrade et j'éprouvais un mal fou pour assurer un passage, Je devais en outre m'occuper des nombreux trains supplémentaires en service pour les fêtes de Noël. Orné de la coiffe blanche sur la casquette, j'étais assailli par les campagnards en errance sur les quais et en quête de renseignements.

C'était ma première journée au fond de gare et j'étais bien obligé de consulter mes fiches pour leur donner satisfaction. A peine libéré de la cohorte des gens de la télévision, je fus informé qu'un voyageur était inapte à se déplacer. Lors de sa descente du wagon, il avait cassé sa jambe de bois. J'allai le récupérer à l'aide d'un vieux fauteuil roulant, une relique dans notre matériel de dépannage. Le brave homme, un Harki, n'avait pas un centime en poche et je ne pouvais le faire acheminer en taxi sur sa destination. La police refusant de le prendre en charge, je fis appel aux pompiers qui le conduisirent au centre orthopédique de la ville. Enfin, pour terminer ma matinée riche en émotions, je dus panser, en utilisant la trousse de secours, un enfant qui s'était ouvert la main entre deux portières.

Mon séjour à Lille se termina en mars 1961. J'avais, fin décembre, acheté ma première voiture, ce qui facilitait mes déplacements.

L'hiver 62 fut rigoureux. A Douai, la neige était tombée en abondance. Un jour que j'assurais la direction, tout le nord de la gare fut bloqué, les aiguillages ne fonctionnant plus. Les signaux d'arrêts étaient maintenus fermés. Le rapide Paris-Lille, comme les omnibus de même sens ne pouvaient pénétrer en gare. Prévoyant la pagaille qui allait se produire, je décidai de changer l'affectation des voies, estimant que les voyageurs en provenance de Valenciennes avaient le temps d'accéder au quai départ pour Paris par les souterrains. Je donnai les instructions à mon agent de maîtrise. Je fonçais pour effectuer les opérations dans l'ordre d'arrivée des trains. Le bilan se traduisit par quatre minutes de retard que je justifiai au rapport. J'étais satisfait de mon initiative. Le lendemain, à ma prise de service, le rapport était annoté en rouge par le Chef de Gare Principal qui estimait que j'avais eu tort de modifier le programme prévu. Je me rendis illico à son bureau pour lui démontrer, opérations chiffrées comparatives à l'appui, qu'il avait tort. Résultat, il dut reconnaître que sa façon de faire provoquait un retard supplémentaire de plus de cinq minutes. C'était un Auvergnat et il me tutoyait. A la suite de mes explications, il m'intima cette injonction : « Mon gars, tu es trop malin. Dès demain, tu remplaces mon adjoint. Je te charge d'établir le programme du nouveau service de mai ». Je terminai mon séjour à Douai sur cet emploi.

Je fus alors affecté au remplacement de l'inspecteur-adjoint commercial de Valenciennes. Je travaillais avec mon alter ego du mouvement, Saint-Maxent, qui allait par la suite avoir une grande influence sur le déroulement de ma carrière. L'on me confia ensuite un poste de chef de gare à Noeux-les-Mines.

Dès mon arrivée, je connus un énorme problème. Les Houillères avaient pris la décision, grâce à leur réseau ferré privé, de transférer leurs remises de wagons de charbon sur les gares de Bully-Grenay, Béthune, Fouquereuil et Lens. Cette prise de position entraînait fatalement la suppression du service de triage et par voie de conséquence les emplois correspondants. Il restait une semaine pour l'application des nouvelles dispositions. Or rien n'avait été prévu quant au maintien ou au reclassement du personnel. J'allais donc devoir faire face à une suppression de vingt-cinq emplois. A l'aide des fiches individuelles des agents, je commençai mon étude en établissant une synthèse de l'ensemble reprenant pour chaque nom, la fonction, l'ancienneté, les obligations familiales. Je fixai d'abord le cadre du personnel à maintenir. J'allai ensuite rendre visite au Chef de Gare de Bully-Grenay et au secrétaire du Chef d'Agence de Béthune qui était un copain de régiment. Mon objectif consistait à établir, en fonction des grades, une liste de possibilités de mutation dans les différentes gares de la région. A l'aide des renseignements recueillis, j'établissais deux canevas possibles, tenant compte des possibilités de mise à la retraite de cinq agents ayant dépassé l'âge de cinquante-cinq ans. Le logement de la gare étant disponible, je convoquai tout le personnel pour examen, discussion, proposition, mise au point et agrément. La réunion eut lieu autour d'un pot destiné à rompre la glace. Contrairement à ce que je pensais, la séance ne fut pas houleuse.

La conclusion se formulait suivant la réalisation de la plupart des désirs des agents, conscients de l'obligation de partir. Ils admettaient avoir limité les dégâts, les éloignements les plus significatifs ayant été réservé aux célibataires. Je rendis ma copie le lendemain au Chef d'Agence qui fut surpris de la rapidité d'une solution qu'il prévoyait conflictuelle, à l'instar de ce qui se passa dans les gares d'Hénin-Beaumont et Billy-Montigny soumises à des grèves du personnel.

Je m'acheminai vers la fin de mes stages. Après Nœux-les-Mines et quelques postes de transition, on m'offrit la perspective d'être Chef de bureau du Centre Comptable de Beauvais. J'étais dans cet emploi secondé par un Chef de Bureau pour la section trafic marchandises, litiges et manutention. J'avais également la responsabilité du chantier voyageurs et bagages. A cet effectif de cinquante agents, s'ajoutait le Caissier Principal, placé également sous mon autorité. Il m'appartenait d'établir les tableaux de service, de proposer les bénéficiaires de primes exceptionnelles et de noter les agents en vue de leur inscription au tableau d'aptitude. Au début, je dus faire preuve de diplomatie. La mauvaise réputation des Picards avait été soulignée dans Les Plaideurs de Racine. Je rencontrai une hostilité entre les personnels trafic et comptable. Ce climat néfaste au bon fonctionnement du service ne représentait pour moi qu'une pantalonnade. Je décidai d'y mettre un terme immédiatement en faisant valoir ostensiblement mon entente avec mon adjoint. L'attitude se modifia, soulignée par une appréciation flatteuse de l'une de mes interventions.

L'un de mes commis tomba malade. Leucémique, il fut hospitalisé, ses journées d'existence étant comptées. J'intervins directement auprès de l'Ingénieur en Chef d'Arrondissement et lui demandai s'il pouvait, avec l'accord des Délégués du personnel, promouvoir avec effet rétroactif de six mois mon agent. Mon intention était, en cas de décès probable, d'octroyer à la future veuve, une pension de réversion calculée sur le nouveau grade. Il me prouva qu'il avait du cœur. Je reçus rapidement sa nomination. Après le décès, je m'occupai personnellement de toutes les opérations de deuil. Solange, pour sa part, prêta les vêtements de circonstance. Le personnel m'en sut gré. J'étais par ailleurs membre du Comité des Actions Sociales où je m'investissais complètement pour offrir des jouets de luxe, au lieu des bonbons habituels, aux enfants des cheminots lors des fêtes de Noël. Par l'apport de l'argent récolté grâce aux recettes des encarts publicitaires insérés dans un programme

de bal, le Comité put même organiser des banquets en faveur des retraités de toute la région. Quoique seul artisan de la réussite, je n'en tirais aucun bénéfice d'estimation des pontes sociaux, les félicitations allant au Président qui se contentait d'encaisser les chèques.

Tous les centres comptables étaient soumis annuellement à des contrôles. Prévenu, j'étais à même d'apporter des retouches au travail de mes agents et c'était toute une équipe qui procédait à l'examen de tous les comptes. J'acquis rapidement la réputation de diriger l'un des meilleurs centres de la région.

En 1970, j'étais noté pour une promotion devant me conduire à diriger un centre très important. Le plus proche était celui d'Amiens, que j'espérais pour mon avenir. A la même époque, la création du Service National de Messageries, le SERNAM, était envisagée. A l'issue d'un contrôle d'inspection, le dirigeant de l'équipe me fit part de sa désignation comme prochain Directeur de la succursale d'Amiens et me demanda si je voulais bien être son adjoint. J'acceptai, conciliant ainsi mon désir de promotion et mon choix de vivre à Amiens. Le Directeur décéda brutalement un mois après avoir fait sa proposition. Tous les projets que j'avais conçus étaient caducs. J'ignorais le nom du Directeur qui allait être désigné. Un jour d'avril, j'eus un appel téléphonique de Jean Saint-Maxent qui insista pour me voir dans les plus brefs délais. Dès notre entrevue, il m'informa de sa volonté de m'avoir à ses côtés. J'allais alors connaître une nouvelle aventure professionnelle, celle de la gestion d'une entreprise.

Le trafic messageries de la SNCF déclinait constamment au profit de la route. Il fallait y remédier en reprenant point par point l'organisation du transport en liaison avec la prospection de la clientèle. Ce fut le but recherché avec la création du SERNAM. Le Directeur de Succursale avait toute latitude pour choisir ses agents parmi le personnel des gares. Il ne s'en priva pas en choisissant les meilleurs. Le trafic Messageries de la Succursale était de faible importance, Grace à l'ossature constituée très rapidement, nous fûmes vite à même d'obtenir des résultats probants. Beaucoup de grandes entreprises nous firent confiance et notre chiffre d'affaires se révéla fructueux. Durant toute mon activité qui se termina avec mon départ à ta retraite en 1982, l'importance du trafic se maintint Certains patrons m'accordaient leur amitié, le la leur rendais bien. Les amitiés dont j'étais gratifié vinrent à se traduire par une présence effective lors de la fête organisée pour mon départ. J'eus plaisir à recevoir la marque d'estime des Dirigeants d'Entreprises , des Transporteurs, des Directeurs de succursales et du Siège National.

## **CHAPITRE VI**

### **Bricoleu ché un Charlot**

*Bricoleur, C'est un Charlot*

Je connus, au cours de mon existence, un certain nombre d'aventures cocasses. Solange avait l'habitude de dire que j'utilisais mieux la plume que le marteau. Elle avait pu constater que l'influx nerveux de mes neurones pour le bricolage était nettement déficient. Elle tenait compte de mes bourdes qui s'égrenaient au fil du temps, quel que soit l'endroit à l'exercice de mes actions manuelles.

Lorsque, jeune marié, je travaillais à la gare de MeurchIn, j'étais astreint à la manœuvre des rames de wagons. Par deux fois j'eus recours aux pantalons du chef de gare qui dépassait le quintal. Je pesais quant à moi soixante kilos. Les circonstances ayant entraîné cette nécessité étaient totalement différentes. La première fois, au cours d'un refoulement du train, je me trouvais sur le marchepied d'un wagon, collé à la paroi compte tenu de l'espace restreint que je devais franchir. A un moment donné, le crochet du pont à bascule rabattu vers la voie s'intégra parfaitement dans le fond de ma culotte qu'il conserva pour me laisser en slip. La seconde fois, lors de l'accrochage de deux rames en mouvement, je reçus de haut en bas, au cours d'un contact brutal, un flux de miel liquide bien épais, échappé d'un wagon citerne dont le capot s'était soulevé. Comble de l'adversité, c'était en été et je dus rejoindre la gare accompagné d'une nuée d'insectes volants. J'enfilai provisoirement les vêtements de mon imposant chef de gare en attendant le dépannage assuré par ma sœur Marie-Madeleine appelée d'urgence au téléphone.

Je connus aussi quelques avatars avec les animaux. Nous recevions des wagons chargés de moutons destinés à l'abattoir. Nous en avions en attente de livraison. Par curiosité, j'entrouvris une porte que je n'eus pas le temps de refermer car un, deux, trois puis presque la totalité des bêtes sautèrent du wagon pour s'éparpiller à travers les voies. Pour les récupérer, je fis appel au chef, aux voisins, au facteur, au buraliste, au cafetier et à sa famille. Les gens couraient dans tous les sens. Les moutons bêlaient et se débattaient lors de leur capture. L'opération dura deux heures.

Le service nous offrit un autre spectacle risible. Je devais effectuer une manœuvre pour accrocher au train de voyageurs du soir un wagon chargé de paniers de pigeons. L'opération effectuée, je regardai le chef de gare placé au pied du treuil du passage à niveau qui me fit signe que le départ pouvait être donné, ce que je fis. J'entendis cette réflexion du mécanicien : « Et le baudet ? » Je regardai dans la direction qu'il m'indiquait et horreur ! Je vis la barrière abaissée entre un mulet qui se trouvait sur la voie et la charrette qu'il tirait. Myope, mon Chef de Gare n'avait rien vu.

Lorsque nous emménageâmes dans notre maison rue Robespierre, à Vendin-le-Vieil, nous voulions une basse-cour. Pour mon malheur, je décidai de construire moi-même le poulailler. Je récupérai à cet effet des déchets de grillage et des vieilles tôles rouillées. N'ayant pas d'outils pour installer des gonds, je confectionnai une porte bancale qu'il fallait déplacer pour entrer. A l'aide de planches de cageots, je réalisai un assemblage hétéroclite destiné à servir d'abri aux bêtes. Je n'oubliai évidemment pas les bâtons que je baptisais perchoirs, ni le panier garni de paille pour les œufs. Une fois construit, cet embryon de bidonville put recevoir la volaille. L'été, tout alla bien malgré la peur de Solange d'entrer dans cet antre où se battaient deux coqs que j'avais eu la bonne idée d'héberger ensemble. Au début de l'automne, des pluies diluviennes s'abattirent sur la région. Par défaut d'étanchéité des tôles rouillées et percées en maints endroits, elles s'infiltrèrent dans le poulailler. Le sol se transformait en gadoue. Il fallait mettre des bottes pour traverser le cloaque dans lequel les bêtes pataugeaient. Ma mère était horrifiée lors de ses visites. Le pire, disait-elle, était de constater

que mes poules pondaient sans relâche alors que les siennes, au confort et choyées comme des princesses, ne donnaient pas le même résultat. J'en conclus que la vermine qui devait proliférer dans le sol leur était profitable. Une nuit d'orage, la plupart de mes tôles s'envola. Je les remis en place, trouvant l'ingénieuse combine de les maintenir à l'aide de briques. Le résultat fut déplorable. Le lendemain, les cris de la basse-cour affolée me firent prendre conscience que la toiture s'était effondrée sous le poids des matériaux. Nous prîmes alors la décision de nous mettre au régime volaille afin de faire disparaître une activité familiale qui nous dépassait.

La tentative que j'effectuai ensuite pour le jardinage engendra les quolibets de mon entourage. Mon incompetence dans ce domaine - ails plantés à l'envers, omission de retrait des carottes, cerfeuil fané jeté au pied de la clôture, caniveaux d'évacuation des eaux entre les buttes de pommes de terre - me procurait des résultats surprenants. Tout un chacun pouvait espérer y trouver son compte : abondance en tout temps du cerfeuil, carottes nouvelles en plein hiver, nourriture pour les lapins. Mon père venait avec ses cageots pour la récolte, déclarant ne rien comprendre à mes rendements si particuliers et si peu compatibles avec le travail. Protection des herbes ou chance du terrain, qui sait?

Toujours résidant dans cette maison, j'allais me distinguer dans un autre domaine. Le 5 février 1953, Annick naissait. Je savais que mon beau-frère prenait son service à six heures en gare. J'allai l'aviser de l'événement en l'informant que je me rendais chez mes parents à Bauvin. Il me proposa sa mobylette pour gagner du temps, précisant que le carburant ne serait pas suffisant pour le retour. Il me conseilla en nombre de godets d'essence et d'huile pour le réapprovisionnement que je devais effectuer chez lui. Très consciencieux, j'effectuai l'opération dès mon arrivée. A mon retour, Fernand me demanda si tout avait bien fonctionné. Je lui précisai que l'aller avait été impeccable, mais que le retour avait été pénible, ayant mis une heure pour effectuer les sept kilomètres. Il mit alors sa mobylette en marche et constata un énorme nuage de fumée noire qui sortait du tuyau d'échappement. Lorsque je le revis le lendemain, il me donna les raisons du mauvais fonctionnement de l'engin. J'avais tout simplement effectué un mélange de pétrole et d'huile de vidange. Le travail mécanique se devait d'être ajouté à la liste de mes compétences.

Plus tard, par deux fois, je dus faire preuve d'initiative dans le domaine du bricolage. L'image de la télévision était floue. Fernand conclut à une mauvaise orientation de l'antenne. Il fallait un volontaire pour monter sur le toit et procéder à la rectification utile. Je fus ce volontaire. Sur le toit, je n'entendais pas les indications qui m'étaient données. Régulièrement, je m'approchais du bord, m'appuyant sur le tuyau en éternit qui servait de conduit à l'évacuation des odeurs du WC. L'opération donna des résultats, la télévision fonctionnant normalement à l'issue de l'intervention. Le lendemain, Marie-Madeleine se plaignit de l'air vicié qui régnait dans la véranda où se trouvaient les sanitaires. Fernand, procédant aux vérifications constata que le tuyau d'aération était décollé de la base. Le coupable était tout désigné. Ce W-C ne pouvait me laisser en paix. Un jour de communion, alors que j'étais de passage dans la véranda, mes neveux et nièces sollicitèrent mon intervention pour débloquer le levier de chasse d'eau qui se trouvait coincé. Je tentai de débloquer à la main. N'y parvenant pas, je trouvai une masse qui à mon avis devait donner le résultat escompté. Le coup fut rude, la tige enfoncée mais le vase fendu.

Solange ne désarmait pas, pensant que je pouvais répondre au moins positivement à un exercice de bricolage. Nous venions de nous installer dans notre nouvelle maison de Bauvin. Elle me donna un pinceau et une boîte de peinture laquée qu'elle me demanda d'appliquer sur une double porte

vitree. Mon expérience se limitait au badigeonnage à la brosse d'un mur extérieur à l'eau de chaux. Désireux de lui faire plaisir, je m'imprégnai de la notice d'utilisation qui mentionnait : Croiser et recroiser. Pour mon malheur, je n'observai pas l'emblème de Jésus, traduisant la recommandation par le symbole mathématique de la multiplication. Certes il y avait bien de la peinture sur les vitres que Solange s'empessa d'effacer, mais le travail fraîchement effectué semblait valable. Au fur et à mesure du séchage, il fallut déchanter. Les croix apparaissaient les unes après les autres, incrustées dans la porte. Le résultat s'avéra lamentable, provoquant les rires qui ne m'incitaient pas à pavoiser. En désespoir de cause, ma pauvre femme fit appel à un peintre de métier qui dut commencer par un décapage complet. Solange avait compris qu'à l'avenir lui appartenait cette activité.

Je n'allais pas bonifier lorsque je vins habiter à Beauvais. J'avais constaté que le haut du radiateur de la cuisine restait froid lors de la mise en chauffage. J'en fis part à Fernand qui m'informa qu'il était facile d'y remédier en le purgeant. Devant mon air interrogateur, il me précisa qu'il fallait desserrer légèrement la vis située près du robinet et laisser couler un peu d'eau pour chasser l'air. Un dimanche matin, je me trouvais désœuvré dans la cuisine alors que la maisonnée dormait. Je pris la décision de purger le radiateur défectueux. Malheureusement, lors de l'opération, la vis me resta entre les mains. Une eau brûlante sortait de l'orifice libéré et je n'arrivais pas à remettre cette vis récalcitrante. J'appelai Solange. Dans l'impossibilité de mettre un grand récipient à la sortie de l'eau, je récupérai le tuyau de vidange de la machine à laver. J'adaptai un entonnoir que je fixai avec une ficelle. La récupération du liquide s'effectuait dans un seau par l'intermédiaire de l'appareillage. Je demandai à Solange de requérir le gardien. Manque de chance, ce dernier était absent. Je passai toute la journée du dimanche à évacuer cette eau maudite. Le soir, je réalisai que j'allais y passer la nuit. Je cherchai une solution et la trouvai. Je plaçai une lessiveuse destinée à remplacer le seau de réception. Je pris conscience que plusieurs pleins étaient nécessaires pour faire face, huit heures durant, au débit du radiateur. Je contrôlai le temps de remplissage et l'évaluai à quatre-vingt dix minutes. J'envisageai l'utilisation d'un réveil avec remontée de la sonnerie toutes les soixante quinze minutes, délai prudent pour m'obliger à me lever afin de vider la lessiveuse. Le matin, j'envoyai de nouveau Solange chercher le gardien. Lorsqu'il arriva, je lui racontai mon exploit. Il sourit, m'entraîna dans les toilettes et me fit part d'une solution simple la fermeture d'un robinet qui s'y trouvait. Je me sentis ridicule.

J'allais encore démontrer que la maladresse était mon apanage chez mes parents, à Bauvin. L'histoire se passa un dimanche gris et pluvieux. Pour notre retour, ma mère avait préparé un sac de cinquante kilos de pommes de terre. Je fus obligé de vider les tubercules en vrac dans le coffre du fait des objets que j'avais à y mettre. La nuit tombait lorsque nous arrivâmes au haut de la côte de Breteuil à trente kilomètres de Beauvais. A cet endroit, je fus victime d'une crevaison. Je me rangeai sur le bas-côté de la route. Le sol était argileux et rempli d'ornières. Il pleuvait toujours. Je sortis de la voiture, réalisant que la roue de secours se trouvait à l'intérieur du coffre. A l'évidence, il me fallait décharger tout le contenu de celui-ci et surtout les pommes de terre dont je faisais un tas dans la gadoue. Trempé, j'installai mon cric et invitai Solange, les enfants et ma belle-mère à descendre. Cette dernière ronchonnait, se lamentant pour ses cheveux et ses vêtements. Peu habitué à l'exercice, il me fallut un quart d'heure pour effectuer le changement de roues. Mes passagers réintégrèrent l'intérieur du véhicule. Il me fallait recharger le coffre. Les pommes de terre glissaient dans mes mains pleines de glaise. Je n'en vins à bout que vingt minutes plus tard. J'avais l'air d'un noyé récupéré. Je craignais une nouvelle crevaison et ce fut avec grand soulagement que je franchis le panneau d'entrée de notre ville.

Nos emménagements successifs se devaient d'être constants dans la succession des « tuiles ». Solange avait bien du mérite d'accepter avec philosophie les péripéties fâcheuses qu'entraînaient mes exploits bricoleurs rocambolesques. Un samedi, je regardai un match de rugby à la télévision. Devant faire quelques courses, elle me demanda d'arroser le jardin durant son absence. Je déroulai le tuyau et posai l'appareil de distribution alternée derrière la maison. J'allai ensuite ouvrir le robinet contigu au compteur d'eau et passant côté rue, je m'installai de nouveau dans mon fauteuil. Passionné par le match, j'oubliai complètement l'arrosage. Une heure plus tard, j'entendis Solange éclater de rire à l'entrée de la cuisine.

Elle m'appela pour constater que l'eau entrainait en cascades par la fenêtre ouverte. La pièce était inondée. Elle dut se résoudre à la nettoyer. A partir de ce jour, elle prit en charge les arrosages.

J'allais encore lui donner des soucis dans mes fonctions de jardinier. Lorsque je pris la décision de tondre la pelouse, mouillée par une pluie récente, je ne me rendis pas compte que le panier de récupération était plein d'herbe humide et l'excédent pulvérisé sur le mur blanc granité de la maison. La pelouse fut tondue, mais il nous fallut quatre heures pour nettoyer à la lessive Saint-Marc toute la verdure collée sur les parois du pavillon. Solange prit une nouvelle résolution : elle se chargerait des tontes ultérieures.

La dernière mésaventure survenue à Amiens concernait ma fille, Annick. J'étais au bureau lorsqu'elle m'informa qu'elle ne pouvait mettre sa voiture en marche. Je contactai le garagiste qui, dans l'impossibilité de se déplacer, me demanda de lui amener le véhicule en le remorquant avec un camion du SERNAM. Je fis appel à l'un des chauffeurs. A défaut de barre, nous utilisâmes une prolonge de chemin de fer pour la traction. Hélas nous n'avions pas réalisé que les freins de la GS ne fonctionnaient que moteur en marche. Au premier stop, ce fut la catastrophe. Au volant, le frein à main étant défectueux, je ne pus arrêter la voiture qui s'encastra dans l'arrière du camion. Capot défoncé, phares cassés, pare-chocs tordus, le bilan était déplorable. Nous réussîmes à nous rendre au garage. Je racontai l'aventure au patron. Celui-ci monta dans la GS et mit le moteur en marche. Il n'y avait aucune panne. Il fallait tout simplement tourner la clé de contact avant le départ.

J'eus bien d'autres faits ridicules à mon actif. Ils furent anodins, comparés à ceux décrits dans ce chapitre. Je n'ai jamais eu de chance avec mes interventions d'apprenti-plombier. Dans notre maison de Saint-Memmie, il m'arriva de constater une fuite en goutte à goutte du robinet d'eau chaude de l'évier. Ayant quelques joints à disposition, je décidai de remplacer celui que je jugeai défaillant. N'ayant pas pensé à couper l'arrivée d'eau, lorsque je retirai le robinet, l'eau fut propulsée sur la plaque de cuisson située à proximité. J'eus toutes les peines du monde à maîtriser le débit. Hélas pour moi, la plaque était à remplacer. Dans la semaine suivant son remplacement, j'oubliai de retirer du feu la marmite à frites. Je m'en aperçus à l'épais nuage de fumée qui se répandit dans la maison. Il était trop tard pour sauver le système de ventilation de la hotte dont les fusibles avaient fondu. Je n'en restai pas là. Deux jours plus tard, je procédai au déglacage du congélateur avec la pointe d'un couteau. Il devint inutilisable.

Qu'ajouter de plus à ces déboires consécutifs à mes interventions ? Je ne pouvais qu'observer les conseils de mon fils Didier : en cas d'incident, ne toucher à rien, faire appel à un artisan s'il y avait urgence, attendre sa venue dans le cas contraire.

Je me distinguais également à l'extérieur de mon cadre de vie personnelle. C'est ainsi qu'à Beauvais, ma voisine veuve vint me demander, un dimanche évidemment, de la dépanner en changeant un fusible défectueux qui la privait d'éclairage dans la cuisine. Je n'allais pas comprendre les conséquences négatives de mon intervention. Le résultat fut sans appel : non seulement l'appartement complet se trouva sans lumière, mais les sept autres également qui étaient desservis par le même escalier. Nous dûmes appeler le service de dépannage de l'E.D.F.

J'avais jusqu'alors tenté en vain d'exercer d'innombrables opérations de bricolage. Je n'avais pas encore tâté de la photographie. L'occasion m'en fut donnée lorsque je fus chargé, lors du mariage de mon neveu Jean-Michel, de filmer toute la cérémonie. Je commençai à opérer à la Mairie, dirigeant ma caméra dans tous les sens pour ne rien perdre de l'événement. A l'église, pour donner plus de valeur à mon reportage, j'entrai dans le chœur, subissant les foudres du curé qui m'intima l'ordre de retourner dans la nef. Je filmai néanmoins, ajoutant en fin d'exercice la sortie des mariés et des invités. Fier de mon travail, je signalai cependant à Didier le défaut de fonctionnement du contrôle de déroulement du film. Sa conclusion me stupéfia : l'appareil n'était pas chargé. Il n'était évidemment pas question de recommencer la cérémonie.

Peu doué pour la caméra, je me résignai à utiliser l'appareil photo. Je choisis pour la circonstance le mariage religieux de mon fils aîné. J'entrai dans le chœur, opérant avec tout le sérieux du monde pour ne pas réitérer mes fautes précédentes. Il y avait deux marches pour y accéder. Elles étaient garnies de vases remplis de fleurs, laissant un seul passage à l'endroit où les jeunes mariés devaient s'agenouiller pour lire une prière à haute voix. Ayant rempli mon rôle, je sortis du chœur sans prendre garde à la sangle de mon appareil qui traînait sur le sol. Malheur ! Celle-ci accrocha un vase qui culbuta, se brisa en mille morceaux, étalant son contenu d'eau à l'emplacement prévu pour l'agenouillement. Le bruit du vase cassé alerta mes deux garçons qui n'avaient pas vu l'incident mais avaient deviné le responsable. Ils m'avouèrent avoir serré les dents pour ne pas éclater de rire.

Il me faut ajouter à ces histoires burlesques une aventure qui n'est pas consécutive à une intervention personnelle mais le fait d'un dérangement corporel. Il s'agit d'une opération chirurgicale dont le récit prête à sourire malgré la gravité circonstancielle. Mon soixante-quinzième anniversaire ne fut pas ordinaire. Depuis fort longtemps, une glande de mon anatomie masculine, après avoir fonctionné à merveille pour la continuité de l'espèce, donnait des signes de lassitude. La prostate, telle est son nom, devait, selon le diagnostic du Docteur, quitter définitivement son lieu de séjour. Pour la remercier et l'honorer d'avoir rempli son contrat, en hommage à soixante-quinze années d'habitable, dans le corps d'un Léandre consentant, le 17 Juin était retenu pour l'offrande au bureau charitable. Le dimanche 16 Juin, je me présentai donc au centre hospitalier, section chirurgie-urologie. La chambre 204 me fut attribuée, sans doute réservée aux handicapés à prostate hypertrophiée. J'y rencontrai un compagnon de misère. Le lendemain, lundi 17, fut le grand jour. Allongés tous deux dans nos lits respectifs, nous fûmes charriés dans le couloir, l'un derrière l'autre. Je fus le premier de l'attelage, choisi en priorité pour une torture supposée. J'arrivai dans une salle, attendu par une bande d'individus masqués. Guet-apens ? Non. Le chef avait un regard féminin bienveillant. Je reconnus l'anesthésiste dont j'avais apprécié la gentillesse. Elle m'informa que je devais recevoir mon premier cadeau une injection dorsale qui devait paralyser la partie basse de mon corps. Elle m'invita pour faciliter la chose, à m'asseoir le buste bien droit, les jambes pliées, les mains croisées sur les genoux. Imaginez-moi nu, un bonnet vert sur la tête, les jambes engainées dans des bas de contention, position Dalaï-Lama. Après réception du cadeau annoncé, je fus propulsé dans

une autre salle, puis allongé sur la table d'opération : position requise, bras en croix tel Jésus, jambes écartées comme une femme en couches. Un écran était installé de façon à m'éviter le spectacle de l'éventration. Ensuite, tout se passa très vite. Pas de tambours ni de trompettes pour annoncer l'arrivée, mais je savais qu'il était là. Le chirurgien opéra sans que je puisse m'en rendre compte, pendant que j'évoquais avec l'anesthésiste, la naissance de l'écriture alphabétique à Byblos et son extension de la Phénicie vers la Grèce et Israël, il y a trois mille ans. On m'annonça que l'opération était terminée. Le 15 Juillet, je fus libéré de mes perfusions et des sondes. Je ne manquais pas de penser qu'à une journée près, cinquante ans auparavant, je faisais partie du défilé militaire, descendant les Champs Elysées en présence du Président Vincent Auriol.

Humour qui reprend régulièrement ses droits sur des événements tragiques, c'est mon côté Cafougnette, ce personnage typique du Nord, qui me pousse à raconter des blagues qui ne font pas toujours rire que moi.

Ce tempérament caractéristique du Ch'timi est peut-être à l'origine de ma réflexion : Après quatre-vingt révolutions autour de Phébus, la vie vaut bien d'être vécue.

## Post-face

L'autobiographie de mon grand-père s'arrête à son installation dans la Marne, suite à la cessation de son activité professionnelle. Pourtant, la période qui l'a suivie mérite d'être racontée.

Mes grands-parents connurent la vie en rose au moment de la retraite, avec la perspective d'un avenir libre, bâti sur des projets de toutes sortes. Cette nouvelle existence les replongea pleinement dans un amour de jeunesse. Ils effectuèrent de nombreux voyages, notamment pour revoir enfants, famille et amis éloignés. Au domicile, ils revécurent leur passé à l'appui des photos et de films personnels. Je les revois danser sur des airs de valse, de tango ou de polka égayant des journées pluvieuses. Malheureusement, cette euphorie devait s'interrompre, ma grand-mère entrant dans les phases progressives de la maladie d'Alzheimer. Durant sept années, mon grand-père soigna avec amour la compagne de sa vie jusqu'à la fin de son calvaire.

Mon aïeul, au début de son veuvage, se réfugia dans ses souvenirs. Un événement le sortit de sa prostration : l'une de ses voisines, une sainte dame âgée, dévouée et secourable l'invita à déjeuner. Il rencontra ses amies, toutes octogénaires, et le Curé du village, un passionné d'Histoire. Les deux hommes se trouvèrent de nombreux points communs culturels et s'apprécièrent. Ils se trouvèrent régulièrement dans les mêmes conditions, le jeudi à la table de leur hôtesse, dont le prénom était Marguerite. En raison des problèmes des octogénaires, mon grand-père se proposa d'être leur bon Samaritain pour leurs déplacements : docteur, pharmacie, laboratoire, hôpital, église, salle paroissiale. Il ajouta à ces services les courses à l'hypermarché. Il devint presque l'esclave permanent de ces dames. A la suite d'une grave maladie de Marguerite, la réception du jeudi eut lieu chez lui et il fournit, en plus du déjeuner, potages et repas du soir à emporter. Entre temps, il avait repris goût au travail : lectures et rédaction de livrets divers sur l'astronomie, les origines de l'homme, les religions etc... Il se rendait régulièrement chez ses enfants et ses amis et consacrait un week-end mensuel à sa famille dans le Nord, se retrouvant Ch'timi avec quelques complices parlant patois à Bauvin. L'âge aidant, et sujettes à des problèmes de santé, ses protégées disparurent les unes après les autres. La dernière fut Marguerite, qu'il assista dans ses derniers moments.

Sa vie bascula encore une fois après les décès dans un court laps de temps des membres très proches de la famille. Il trouva réconfort auprès d'un couple de voisins et surtout de ma mère, qu'il voit continuellement.

Sa passion pour la lecture et l'écriture lui rendent ce service : ne jamais connaître l'ennui. Pour son dernier voyage, il a prévu le retour au pays de ses ancêtres, son village natal Bauvin, où il rejoindra ma grand-mère. Néanmoins, le fait d'avoir écrit son histoire lui donne à penser qu'il restera toujours vivant auprès des siens, raisonnant comme Charles Péguy « Plus tard, je serai dans la pièce d'à côté ». Cette perspective n'est pas l'obsession de mon grand-père. Bien au contraire, il nourrit sa joie de vivre, heureux à l'idée de savoir que mon compagnon et moi allons lui offrir pour l'anniversaire de ses quatre-vingt un ans, ce cadeau exceptionnel, son premier arrière-petit-fils, Paul, point d'orgue en sixième génération de la traversée de sa vie et de la continuation assurée de son arbre généalogique.

Anne-Sophie Papillon

## TABLE DES CHAPITRES

PREFACE.....	2
CHAPITRE I ..... <i>Sin nom du qui d'vient</i> .....	4
CHAPITRE II ..... <i>Ch'tio quinquin qui grindit</i> .....	6
CHAPITRE III..... <i>Ch'gamin qui ceurt après l'régimin</i> .....	23
CHAPITRE IV.... <i>Père d'famil chéto sin destin</i> .....	44
CHAPITRE V..... <i>Ch'minot, y 'a toudi u sin boulot din l'vinte</i> .....	50
CHAPITRE VI..... <i>Bricoleu ché un Charlot</i> .....	57
POST-FACE .....	64

## Résumé

Les calculs savants du docteur déterminaient mon arrivée en ce monde le 17 Juin 1927, date anniversaire de la mort de l'oncle Edouard, lequel avait laissé un impérissable souvenir. Les documents d'état-civil en font foi, la prédiction s'avérait juste. Je fus déclaré le 17 Juin à 00h00. Surprenant... Surtout après avoir entendu une conversation dans ma jeunesse, où ma tante Jeanne disait : " On l'attendait l'17, il a trouvé l'moyen d'arriver l'veille. " Aurais-je manqué à mes devoirs ?

Ainsi est né Ch'timi, dans un village du nord de la France. Il a grandi dans un environnement social de mœurs et de traditions d'avant-guerre, racontées avec humour. C'est un historien qui fait revivre les événements et les conséquences de la guerre : exode, occupation et libération. Sa passion amoureuse est entrecoupée par la conscription et le service militaire pendant lequel il côtoie, dans des circonstances exceptionnelles, les Maréchaux Leclerc et De Lattre de Tassigny. Sa vie familiale, sa carrière de cheminot et son ascension professionnelle complètent son image. Ce personnage de Ch'timi, dans l'histoire de sa vie caractérisée par sa sollicitude envers autrui, est bien celle d'un gars du Nord, avec du soleil plein le cœur, tel que le chante Enrico Macias, et incarné par l'humoriste Dany Boon.